

Didier, sur le seuil

René Kaës

*La juste nuit enveloppe ton corps
Nous sommes devenus obscurs et déserts
De nos larmes germeront
autant de toi que d'étoiles
L'aube blanchira les tombes et la mer
Nous serons prêts*

Tu avais demandé qu'un prêtre t'accompagne dans ce passage, sur ces quelques mètres qui désormais séparent ton corps du nôtre. Tu souhaitais que soit conviée, pour toi et pour nous, une présence du sacré dans ce moment où tu franchis la porte qui joint et qui sépare la vie et la mort. Sans doute voulais-tu, pour affronter l'Inconnaissable, que la parole et le rite soient les viatiques de l'humain. Nous ensemble autour de toi, nous sommes cette présence.

Tu nous disais ne pas croire à l'immortalité de l'âme individuelle, mais seulement à l'immortalité des pensées. «C'est bien ainsi, précisais-tu. Le penser est ce qui donne à la matière humaine sa forme. Il faut que l'individu meure pour que cette forme continue de prendre forme en d'autres formes, continue de se transmettre vivante en d'autres humains.»

L'œuvre de ta vie n'est pas tout entière dans ta pensée. Elle est dans l'esprit de ta vie : dans ta compassion - c'est un mot que tu aimais - et dans ton détachement, dans ton enjouement et dans ton exigence dans ta tolérance et dans ta rectitude. Elle est dans ton si précieux talent de susciter en chacun la liberté de sa propre pensée.

C'est cet esprit que tu nous as transmis.

Pour moi, pour tous ceux qui sont ici autour de toi, tu as été un penseur des limites, des failles et des ponts, et plus encore un passeur de frontières, jusqu'aux confins de la douleur, de l'angoisse et de la joie des découvertes imprévues. Tu nous disais avec élégance que tout cela était la banale humanité de l'homme.

De la mort tu savais nous parler. Tu la nommais Monsieur la Mort. Tu nous as dit : «Advienne que pourra. Monsieur la Mort me prendra quand il/elle le voudra. Je l'accueillerai humblement et j'espère dignement.»

Le courage que tu as trouvé en toi et en tes proches pour ne pas refuser la mort dans ta vie, c'est aussi ton esprit qui te l'a inspiré. Et plus encore lorsque tu as su faire de ce corps qui t'agitait et qui t'emprisonnait le compagnon de ta méditation et de ta liberté ; quand tu as su humblement accueillir en toi le soin quotidien, patient, amoureux d'Annie, de tes enfants et de tes amis.

Tu n'as jamais refusé de te montrer vulnérable, là était ta force. Là était aussi l'assurance que nous serions accueillis et entendus. Tu savais dire l'impossible, figurer l'inimaginable. Tu le savais pour avoir dû en faire la conquête très tôt dans ta vie, et parce que tu aimais jouer et laisser à chacun la chance d'un rôle à trouver, à créer ou à abandonner.

Tu nous as souvent mis en garde contre les fourvoiements de l'idéalisation, tu savais que pour vivre il fallait s'en libérer. Tu es cet homme libre qui nous dit aujourd'hui : «J'ai reçu, j'ai trans-mis. Je me sens quitte envers ceux qui m'ont donné. Soyez quitte à votre tour de la même façon avec moi. La caravane des individus passe. La conscience, l'inconscient restent. Il n'y a personne à remercier.»

Nous t'écouterons longtemps après que le silence aura laissé résonner en nous tes paroles, mais permets-moi une dernière fois de faire écho à ton joyeux goût du paradoxe : dans notre adieu, nous te disons notre gratitude de nous avoir donné en héritage ta généreuse liberté de penser.

Didier, toi le plus cher des amis, tu nous quittes et notre douleur est grande, mais nous ne te perdons pas. Nous voulons tisser pour toi et pour nous une enveloppe de mémoire vivante, douce et ferme. C'est ton esprit que nous aimons au-delà de la mort.

Texte de Didier Anzieu,
lu par Christine Anzieu-Premmereur

Freud avait peur de mourir à $23 + 28 = 51$ ans, ayant accompli sa bisexualité ; j'ai peur au contraire de ne pas m'arrêter de vivre à 83 ans. Je vous explique pourquoi.

Platon et Kant sont morts à 80 ans ; ils écrivaient respectivement sur les lois et sur la pédagogie. Mes deux psychanalystes, Lacan et Favez, sont morts eux aussi à 80 ans. Ce serait normal que je fasse un peu mieux qu'eux et même que j'arrive à faire aussi bien que mes deux principaux modèles Freud et Beckett. Il serait convenable toutefois que je ne les dépasse pas. Or ils sont morts à 83 ans ; Freud écrivait *L'abrégé de psychanalyse*, Beckett venait d'achever *Soubresauts*. Ce désir de mourir à 83 ans est un fantasme identificatoire. Je le sais bien mais quand même. Depuis que je me suis assigné cette limite, je me sens libre, libre de ma fin, libre de pouvoir prendre mon temps sans le perdre.

Bien sûr, adienne que pourra. Monsieur la Mort me prendra quand il/elle le voudra. Je l'accueillerai humblement et j'espère dignement.

Je ne crois pas à l'immortalité de l'Orne individuelle. Je crois seulement à l'immortalité des pensées. C'est mieux ainsi. Le penser est ce qui donne à la matière humaine sa forme. Il faut que l'individu meure pour que cette forme continue de prendre forme en d'autres formes, continue de se transmettre vivante en d'autres humains.

J'exprime là une idée néo-platonicienne. Il y a des gens qui n'ont connu hélas que des amours platoniques. Vous me faites découvrir aujourd'hui les plaisirs d'une mort platonique. À travers mon individualité périssable, ce que vous honorez c'est cette continuité de la pensée, la continuité de notre métier qui soigne l'infirmité humaine.

J'ai reçu, j'ai transmis. Je me sens quitte envers ceux qui m'ont donné. Soyez quittes à votre tour de la même façon avec moi.

La caravane des individus passe. La conscience, l'inconscient restent. Il n'y a personne d'autre à remercier.

Entre théologie et littérature

Pascal Anzieu

Il m'avait dit avoir été tenté d'entrer dans les ordres ; sans doute pour la rigueur de la réflexion et pour cette tendance qu'il a eue à éviter les contacts avec d'autres que ses confrères. Il avait peut-être aussi une fascination pour le rôle du symbolique dans le comportement de l'esprit. Il m'avait d'ailleurs baptisé Pascal parce que les *Pensées* de l'autre, Blaise, l'avaient passionné.

Mais il rêvait d'être un grand écrivain et de publier des essais. Il nous faisait alors une séance de lecture, en famille. Le ton était généralement lyrique, agrémenté d'inévitables jeux de mots et nous l'encourageons à en revoir l'essentiel. *Les Contes à rebours* et *Monsieur Couha* représentent finalement les seuls écrits aboutis de cette série, mais sans lyrisme.

Il s'est finalement engagé dans la psychologie, compromis entre les deux rêves précédents.

C'était avant tout mon père. Lorsque j'étais bébé il m'avait appris la vie, puis enfant le tennis et le bridge, et vers la fin de mes études il m'avait formé à la réflexion pluridisciplinaire. Pour lui à la maturité atteinte, les douleurs de l'enfance atténuées et ma grand-mère revenue, il se consacra à ce qu'il aimait le plus, la science psychanalytique, loin des querelles d'école. Le texte qu'il présenta au VII^{ème} Congrès des Psychothérapies Familiales en novembre 1990 est représentatif de tout ceci : Dieu, une histoire, des symboles, l'humain, la vie et ses douleurs, une réflexion.

Didier Anzieu, Conclusion au VII^{ème} Congrès des Psychothérapies Familiales, Paris, 23.XI.90 :

Dieu dormait. Comme il ne s'occupait de rien puisqu'il n'y avait rien, il dormait. Son préposé aux affaires extérieures se morfondait: comme il n'y avait pas encore d'extérieur, il n'avait pas grand chose à faire. Il finit par secouer Dieu en criant : « Fais quelque chose ». Dieu, faute d'exercice, manquait de vocabulaire. Réveillé sans comprendre, il sursauta. Ce fut un tremblement d'univers et les premières choses furent créées. Les ennuis commencèrent. Le préposé ne savait plus où donner de la

tête, tandis que Dieu était saisi d'une terreur sans nom, ce qui était normal puisque les mots pour le dire lui manquaient, la terreur que les choses apparues un instant ne disparaissent à l'instant d'après, ce qui obligerait Dieu à des efforts énormes et répétés pour les re-créer sans arrêt. Comment maintenir dans l'être ce qui est une fois ? Le préposé eût pitié de la douleur de Dieu et lui suggéra: «Érotise ton angoisse ». Cette phrase eut un effet désastreux. Dieu commença à s'exciter en esprit et à réfléchir comment il pourrait doter les êtres créés pendant un instant de la faculté de se reproduire eux-mêmes, ce qui serait moins fatigant pour lui. Le mot de se reproduire accrut son excitation. Affolé, il décida au plus simple : les cellules vivantes se diviseraient par scissiparité tout en se multipliant ainsi aussi vite que dans certaines écoles de psychanalyse le patient se dédouble en psychanalyste dès qu'il allonge lui-même un patient sur son divan. Dieu fut pris à son piège, il se démultiplia et il y eut partout des dieux pour toutes les fonctions. Le préposé fit remarquer à Dieu qu'il agissait par principe de symétrie et qu'il restait fixé à un stade du miroir où l'image de soi-même se répercute à l'infini.

- Comment faire pour me calmer ? supplia Dieu.
- Transfère ton excitation sur tes créatures.
- Ça s'appelle comment ?
- L'identification projective.

Le préposé d'ajouter : «Par symétrie tu fais des psychotiques. Par dissymétrie tu feras des névrotiques. Mais il faut d'abord envelopper les organismes dans des membranes.»

Dieu restait interloqué. Le préposé, pour l'aider, lui tendit un livre : Le Moi-peau. Dieu, après les procaryotes, créa les encaryotes et il fit des êtres les uns mâles, les autres femelles. Désormais la sexualité remplacerait Dieu pour la conservation des espèces. L'excitation des créatures était redoublée: elles étaient pleines de désirs envers leurs ressemblances et envers leurs différences. La famille étant créée, Dieu dort désormais.

Je n'ai pas eu le droit de le réveiller pour lui demander son secret. Mais le préposé a bien voulu me recevoir: - «Dieu, dit-il, poursuit un rêve-non-rêve : être un gros bébé tout nu bien dans sa peau.»

En m'en allant j'ai compris pourquoi il dormait et aussi pourquoi par dissymétrie les créatures rêvent d'être bien dans la peau de l'autre. D'où leurs échecs, leurs insatisfactions, leurs douleurs, la violence du plaisir, le plaisir de la violence.

Voilà le résumé approximatif de nos travaux.

Jérôme Premmeur

Il me semble qu'un des aspects importants de Didier manque dans les descriptions précédentes : la Littérature. Didier était un «fou» de littérature. Pendant presque un quart de siècle, j'ai eu la chance de partager avec lui cette passion. Nous avons eu ensemble une grande complicité sur ce sujet. Je ne peux vous dire simplement le bonheur que nous y trouvions. Je me souviens de livres, d'histoires, de personnages, de mots, de rêves et de beaucoup d'autres choses encore... Je veux lui dire au revoir en vous lisant un extrait d'un poème que nous connaissons tous les deux par cœur :

Le Cimetière Marin de Paul Valéry

Comme le fruit se fond en jouissance,
Comme en délice il change son absence
Dans une bouche où sa forme se meurt,
Je hume ici ma future fumée,
Et le ciel chante à l'âme consumée
Le changement des rives en rumeur.

*Beau ciel, vrai ciel, regarde moi qui change !
Après tant d'orgueil, après tant d'étrange
Oisiveté, mais pleine de pouvoir,
Je m'abandonne à ce brillant espace,
Sur les maisons des morts mon ombre passe
Qui m'apprivoise à son frêle mouvoir.*

*Ici venu, l'avenir est paresse.
L'insecte net gratte la sécheresse ;
Tout est brûlé, défait, reçu dans l'air
A je ne sais quelle sévère essence...
La vie est vaste, étant ivre d'absence,
Et l'amertume est douce, et l'esprit clair.*

*Les morts cachés sont bien dans cette terre
Qui les réchauffe et sèche leur mystère.
Midi là-haut, Midi sans mouvement
En soi se pense et convient à soi-même...
Tête complète et parfait diadème
Je suis en toi le secret changement.*

Pour Didier Anzieu

Jean Laplanche

Ce qu'on n'a pas toujours su se dire - par refoulement mais aussi par pudeur, par respect du non-dit plus fort que toute parole - ce qu'on n'a pas su se dire il faut pourtant en formuler quelques mots - les mots à Didier, les plus élémentaires qui me viennent.

Notre longue, si longue et si constante amitié, depuis les jours de l'hypocagne et de l'École Normale ; déjà Annie était là, Nadine aussi. Didier ressortait par deux traits, qui n'ont cessé de s'affirmer son immense pouvoir et amour du travail, et sa capacité de joie, dans la vie et les relations amicales. Un humour toujours présent donnait, même aux calembours, la saveur d'une connivence au second ou troisième degré... que ne fût-ce pas avec la psychanalyse.

Séparément mais parallèlement, nous avons suivi les voies menant à l'analyse ; chaotiquement aussi, car l'époque était mouvementée.

Nous nous sommes retrouvés, j'ai retrouvé mon «Anzieu» certes théoricien - et de quelle dimension ! - mais aussi praticien, dévoué à ce que Freud nomme les «âmes» : n'a-t-il pas fallu que cette passion le tienne pour qu'il ait poursuivi, jusqu'aux derniers jours ses cures analytiques ?

Ceux qui l'ont connu dans les échanges cliniques savent sa rectitude de jugement, la finesse de son écoute, son bon sens sans complaisance, allant droit à la vérité.

Pour faire ce sacré métier, du bon sens il en faut, mais j'oserais dire un bon sens un peu fou, outrancier.

Côtoyer l'outrance, se mesurer à l'insoutenable, Didier l'a osé. Dans sa pratique, j'en suis sûr. Mais aussi dans cette véritable cohabitation avec Beckett et Bacon, qui fait une part fascinante de son œuvre. Certains se souviendront d'une soirée de l'APF où Didier a déclamé, en aboyant des «bing» et des «bang», quelques pages d'un «Anzieu - Beckett» hallucinant.

Sans doute lui fallait-il cet humour, lui fallait-il cet acharnement au travail, lui fallait-il ce côtoiement et apprivoisement du gouffre pour traverser l'épreuve que nous savons.

Mais, à propos de ce voisinage du gouffre, j'allais omettre ce que certains ignorent peut-être : la familiarité de Didier avec Pascal, dont il a établi (avec Zacharie Tourneur), la grande édition qui fait date.

Derrière ce masque rigide et pathétique que nous lui avons connu, la lumière de l'esprit ! on était certain que continuait à y brûler l'humour, l'attention authentique et lucide, la colère aussi, parfois. À côté de Pascal, Bacon, Beckett d'autres compagnons le suivaient dans sa route. Comment ne pas dire ce mot à Annie, sœur si chère à qui va toute mon affection. Sans rien laisser d'une activité psychanalytique brillante, elle a su être ce compagnon, non pas seulement dans l'attention quotidienne, mais dans son monde intérieur.

« Créer – détruire » - Détruire - créer

« C'est l'heure où sous la voûte sombre, comme un flambeau qui sort du gouffre Vénus luit. »

Et j'ai dit : d'où vient l'astre ? où va le chien ? Ô Nuit !

Didier Anzieu* (1923-1999)

Evelyne Séchaud

Didier Anzieu nous a quittés le jeudi 25 novembre 1999. Nous le savions malade depuis si longtemps que nous pouvions le croire... immortel ! Si nous étions privés de sa présence à nos réunions depuis plusieurs années, nous savions néanmoins qu'il continuait à travailler. Face à la maladie, à cette trahison progressive du corps, il tentait de garder la flamme de la vie de l'esprit. Cet investissement de l'analyse qui l'a sans doute aidé à vivre ses dernières années, est aussi pour nous un exemple de ce que peut représenter l'analyse dans notre vie individuelle comme dans notre vie institutionnelle.

Aujourd'hui qu'il nous a quittés et que nous souffrons de son absence, c'est l'intensité de sa vitalité qui s'impose à mon esprit. Il faisait partie du groupe d'origine de l'APF, avec dès le départ des positions très personnelles, et il représentait ce qui pouvait tellement nous attirer à l'APF : l'intelligence, la culture, au service d'un approfondissement permanent de l'œuvre freudienne qu'il ouvrait à un espace très large de créativité. Il a occupé une place prépondérante à l'APF et dans le milieu analytique, mais aussi à l'Université, au CEFRAP, et bien sûr dans les écrits analytiques où l'élaboration progressive de sa théorisation a donné une unité de pensée à ses productions très diversifiées. Comme beaucoup de ceux de ma génération, je l'ai rencontré d'abord à l'Université, étudiante, et lui déjà professeur. C'était en 1967. Il était beau, impressionnant, un peu raide et assez autoritaire. Nous étions prêts à contester, l'air de 68 commençait à souffler. Mais la clarté, l'intelligence de ses cours, et plus que tout l'humour de ses propos nous mirent rapidement de son côté ! Il était là très pince-sans-rire, mais son regard s'amusait de notre surprise et nous invitait à ce plaisir partagé des jeux de l'esprit et du langage.

A l'APF, nous nous bousculions pour participer à son séminaire qu'il animait avec Annie Anzieu. Ils avaient décidé qu'il fallait que nous laissions notre place au bout de trois ans ! Et ainsi plusieurs

générations d'analystes en formation ont bénéficié de leur enseignement. Ils transmettaient tous les deux (en jouant avec complicité de leurs différences) à la fois la rigueur, le goût de l'approfondissement théorique, mais aussi une liberté de penser, une créativité riche et stimulante, toujours liée à l'expérience clinique.

Didier Anzieu a formé beaucoup d'analystes de l'APF. Analyste ou superviseur il a transmis à beaucoup d'entre nous la passion de l'analyse qui l'a animé jusqu'à ses derniers jours. Je me souviens de mon contrôle avec lui. Lorsque je sortais de nos séances de supervision, j'avais l'impression d'être devenue intelligente - et qui sait, peut-être analyste? - tant il savait mettre en valeur, développer et cultiver les timides idées que je pouvais avoir ! Dans ce contrôle, j'ai aussi découvert le thérapeute dans l'analyste, contenant les angoisses et aidant à les transformer en représentations. Didier Anzieu a toujours été très attentif à la possibilité de pratiquer la psychanalyse avec des patients gravement perturbés. S'appuyant sur le processus et élaborant en particulier une théorie personnelle des enveloppes psychiques, il a beaucoup apporté à une psychanalyse du cadre, tout en gardant l'interprétation comme instrument spécifique de l'analyste.

Didier Anzieu nous laisse en héritage une œuvre importante. *Le Moi-Peau* (1985, 1995) prolongé par *Le Penser* (1994) sont ses deux ouvrages les plus connus et dont la renommée est largement internationale. Mais il serait injuste de négliger, son *Auto-analyse* de Freud (1959, 1975, 1988), son élaboration du processus créateur dans *Le corps de l'œuvre* (1981), ses travaux sur les groupes, et notamment *Le groupe et l'inconscient* (1975, 1981) ou encore son étude magistrale de *Beckett et le psychanalyste* (1992), pour ne citer que les principaux. Cette œuvre restera cette part vivante de lui et beaucoup des jeunes générations ne le connaîtront qu'à

travers elle. Pour ceux qui, comme moi, ont eu la chance de le connaître et de travailler avec lui il reste à témoigner de l'homme qu'il a été : vif, jusqu'à la colère, sachant défendre ses opinions, ses convictions avec pugnacité mais aussi une grande honnêteté et une fiabilité à toute épreuve ; un homme très chaleureux, sensible, profondément humain. Un homme que nous aimions. Aujourd'hui, je me sens orpheline comme beaucoup d'entre nous. En 1993, en réponse à mes vœux de bonne année, il m'avait envoyé un court texte écrit sur un parchemin, tiré à 50 exemplaires (j'avais le quatorzième !) Le voici :

« Je ne crois pas à l'immortalité de l'âme individuelle. Je crois seulement à l'immortalité des pensées. C'est mieux ainsi. Le penser est ce qui donne à la matière humaine sa forme. Il faut que l'individu meure pour que cette forme continue de prendre forme en d'autres formes, continue de se transmettre vivante en d'autres humains.

J'ai reçu, j'ai transmis. Je me sens quitte envers ceux qui m'ont donné. Soyez quitte à votre tour de la même façon que moi. La caravane passe. La conscience, l'inconscient restent. Il n'y a personne d'autre à remercier.»

Daniel Widlöcher

Permettez-moi tout d'abord de vous transmettre un message de condoléances et d'amitié que le Docteur Kernberg, Président de l'Association Psychanalytique Internationale, adresse à Annie Anzieu, à sa famille et à notre Association Psychanalytique. Otto Kernberg souligne l'importance de l'œuvre de Didier Anzieu et la place qu'elle a acquise dans la psychanalyse contemporaine. Je peux témoigner personnellement de cette audience internationale. Combien de fois au cours de ces dernières années ai-je eu à répondre aux questions que me posaient de nombreux collègues à l'étranger sur les développements de ses plus récents travaux et sur l'évolution de sa maladie.

Souhaitant donner un tour plus personnel et plus libre à mon propos, je rappellerai l'anecdote suivante. En juin 1968, lors d'une de ces multiples réunions qui rassemblaient étudiants et professeurs du département de psychologie de Nanterre, alors que je me trouvais au fond de la salle, je l'entendais défendre sa position d'universitaire, critiquant les contestataires et déclarant que, si on ne lui permettait plus d'exercer son métier d'enseignant comme il l'entendait, il irait l'exercer hors de France. À cet instant, j'entendis une jeune étudiante à mes côtés dire à mi-voix : « Oh le c..., le c..., on dirait mon père ».

Cette petite histoire me paraît bien illustrer ce que tous ses amis et collègues lui connaissaient bien, un certain goût de la provocation et un franc-parler qui ne craignait pas les réactions adverses. Nous connaissons tous, dans les différentes institutions auxquelles il a participé si activement, ses réactions passionnées, la vivacité de ses propos et, parfois, les colères homériques dont on ne savait pas toujours dans quelle mesure il en jouait. Il savait toujours surprendre son auditoire par l'originalité de sa pensée, le caractère non conventionnel de ses positions.

Derrière l'universitaire et le clinicien dont l'esprit de sérieux lui avait valu la réussite qu'on lui connaît, se dissimulait à peine un esprit caustique, volontiers railleur, ironique aussi bien envers lui-même qu'envers les autres.

Une des qualités que j'ai le plus aimées chez lui était son courage. Il savait défendre ses engagements personnels, sans aucune arrogance mais sans faiblesse. Nulle autosuffisance ni recherche de gratification narcissique excessive, mais la tranquille affirmation de ses choix et des principes auxquels il tenait. Nombreux sont parmi nous ceux qui ont pu en être témoins, en particulier à l'université et dans notre institution psychanalytique.

En termes plus psychanalytiques, je pense qu'Anzieu trouvait les sources de ce courage dans sa pratique personnelle de l'auto-analyse et dans une particulière capacité d'insight des jeux transféro-contre transférentiels, aussi bien dans la vie du groupe que dans son rapport personnel à l'analyse. Il avait une profonde confiance dans la psychanalyse, et j'ai toujours pensé que son travail sur l'auto-analyse de Freud avait créé en lui un effet identificatoire authentique et profond. Il croyait en la psychanalyse, non pas seulement dans sa pratique mais dans toute sa vie.

Comme beaucoup d'autres, j'étais lié à lui par un long compagnonnage. Au CEFFRAP, à Nanterre, dans la Société Psychanalytique de Groupe, à la Société Française de Psychanalyse puis à l'APF. Comme tous, j'ai ri de ses calembours, des plaisanteries parfois un peu lourdes dont il savait émailler ses propos, et, comme tous, j'ai aimé sa disponibilité, la chaleur humaine des relations qu'il savait ainsi créer. Reste maintenant à chacun d'entre nous de poursuivre dans l'intimité de nous-même ce travail de mémoire auquel sa disparition nous contraint.

La passion de l'humour

Jean-Claude Arfouilloux

Sur certaines photographies de jeunesse, il ressemble à l'acteur Cary Grant. Il avait aussi de ce personnage l'humour caustique et pince-sans-rire où celui-ci excellait dans les films que j'allais voir jadis au cinéma Champollion, tout près de la Sorbonne. J'ai souvent ri sur le divan de Didier Anzieu, que j'ai fait rire aussi, parfois à mes dépens (il faut être beau joueur). Mais au-delà de l'effet de surprise qu'il produisait sur moi, nous partageons ce rire, qui était une forme de communication se suffisant à elle-même, sans qu'il soit toujours nécessaire de convoquer les mots pour en dire plus. L'ellipse, en effet, est une figure de la métonymie qui appelle la métaphore. Didier Anzieu considérait que le rire, à condition, bien sûr, de ne pas en user systématiquement, peut avoir la valeur d'une interprétation. Et son rire, plus rabelaisien que nietzschéen, n'était jamais ironique ni malveillant ; il témoignait d'une joie de vivre, d'associer les idées, de jouer avec l'épaisseur des mots et des pensées qu'il savait communiquer autour de lui. «Pour ce que rire est le propre de l'homme.» C'est sous un pseudonyme emprunté au Pantagruel de Rabelais, Epistémon, qu'il avait publié, au décours des événements de mai 1968, un ouvrage qui, sur le moment, fut fraîchement accueilli par beaucoup d'étudiants et d'universitaires mais dont il faut reconnaître, avec le recul du temps, qu'il ne manquait pas de justesse et de lucidité.

Il pouvait être follement drôle sans jamais tomber dans la vulgarité. Je garde le souvenir de certaines soirées d'après Vaucresson où, le champagne aidant, il nous donnait un véritable feu d'artifice. Nous nous pressions autour de lui, hilares, tandis qu'Annie tentait affectueusement de le modérer quand le calembour risquait de glisser sur une pente un peu scabreuse (attention aux analysants, aux enfants qui nous écoutent !). Le calembour, la contrepèterie, oui et pourquoi pas ? Il ne faut pas confondre cette pratique de l'humour avec l'effet «yau-d-poële», qu'on a beaucoup raillé chez certains émules de Lacan. Didier, en ancien normalien qu'il était, en connaissait un

rayon sur cet art qui n'est pas mineur et que je dirais typiquement français s'il n'y avait pas eu James Joyce et Lewis Carroll, sans parler de Sigmund Freud et de son travail sur le Witz et sur le rêve. Il savait le pousser jusqu'à ce point où, pour citer André Breton, « les mots font l'amour » (ou l'humour). Comme beaucoup de jeunes intellectuels de sa génération, en effet, il avait été ébloui, au sortir des années lugubres de l'occupation nazie, par la découverte du surréalisme, proposant le modèle d'une liberté de l'esprit créateur que la psychanalyse revendique aussi pour elle-même.

En vérité, l'humour de Didier Anzieu s'inscrit dans une tradition bien française, où il se retrouve, entre autres compagnies, avec celle de Léon-Paul Fargue, Jean Tardieu, Raymond Queneau, Jacques Prévert, Henri Michaux. J'ai relu avec une certaine jubilation un texte de lui, écrit il y a vingt ans pour la *Nouvelle Revue de Psychanalyse* (1) et qui montre à quel point l'humour peut être une passion. On y trouve, parmi des jeux de mots désopilants glanés çà et là dans des œuvres littéraires et des lapsus de patients ou d'analystes, cette définition de la contrepèterie : «Le *contrepèter*, c'est le *contre-pied*, c'est-à-dire une phrase à l'envers, un compte... à rebours. » Voilà qui m'amène à parler d'une part assez secrète de son œuvre écrite, une part que l'on considérera peut-être comme plutôt marginale, au regard de ses nombreux travaux dans le domaine de la psychanalyse. Il y déploie cependant le même talent, la même intelligence que dans son analyse de l'«illusion groupale» ou celle du travail créateur, que dans ses développements sur le «moi-peau» ou le transfert paradoxal, ou que dans ses études sur Pascal, Borges, Beckett, et Bacon le peintre.

«Etre psychanalyste le jour ne m'empêche pas de rire ou de rêver le soir venu ou un peu avant que le petit matin ne m'éveille», écrit-il en préface à la seconde édition de ses *Contes à rebours* (2), ajoutant cette remarque cocasse : «La liberté d'association est avec le cheval la plus noble conquête de l'homme...»

1.«Une passion pour le rire : l'esprit», NRP, 1980, n° 21, pp. 161-179.

2.Paris, Les belles lettres/Archimbaud, 1995.

Essayez donc de faire associer un cheval ! Ces contes, où se mêlent l'humour, la poésie et le fantastique, doivent beaucoup, certes, à Borges, Cortazar, voire Maupassant et Barbey d'Aurevilly. On pense aussi au personnage du roman de Huysmans, Des Esseintes, vivant dans un monde qu'il s'était construit «à rebours» du monde réel. Mais Didier Anzieu imprime une touche très personnelle à ces nouvelles qui, d'une certaine façon, sont des illustrations de ses théories et de sa conception de la psychanalyse.

D'autres que moi, dans ce numéro de *Documents & Débats* qui lui est entièrement consacré, vont certainement rendre hommage au grand clinicien et théoricien de la psychanalyse qu'il était, hommage auquel je ne puis que m'associer. Je ne sais trop pourquoi j'ai choisi pour ma part d'évoquer l'humoriste et le pasticheur qu'il savait être aussi, et avec quel talent ! Peut-être parce que chez lui l'humour et la psychanalyse formaient un tout indissociable. Et sans doute parce que cet humour, que j'ai entendu tant de fois éclater, représente pour moi l'être de chair, l'homme vivant que j'ai connu et que j'ai vu lutter pendant des années, avec un courage admirable, contre une maladie qui enfermait progressivement son corps dans une sorte de carcan, sans altérer cependant son intelligence et sa

lucidité. Le moi conservait toutes ses enveloppes, l'esprit redoublait d'acuité pour tenter de compenser ce que le corps perdait de mobilité. Mais la voix avait tendance à s'éteindre, au moment où la pensée avait encore tant de choses à dire.

On peut comprendre, alors, cette sorte de fascination qu'il éprouvait devant les monologues désespérés, entrecoupés de fugaces invectives, des personnages de Samuel Beckett, ou devant les hurlements silencieux peints par Francis Bacon sur des visages décomposés. L'humour et le tragique peuvent se côtoyer, Shakespeare nous l'a appris depuis bien longtemps, mais il arrive un moment où le second finit par l'emporter sur le premier.

« B. pour la première fois passe de l'autre côté. C. reste de ce côté-ci du grillage.

C. - Voici venus l'heure et le lieu...

B. -de la bifurcation.

B. disparaît en direction du pavillon visible.

C. revient vers le banc ; d'un grand coup de pied il le renverse et sort en direction du pavillon invisible.» (3)

Le compte à rebours est terminé et je suis comme un enfant triste.

La psychanalyse des limites

Catherine Chabert

Si le concept du Moi-peau a trouvé une large audience au sein de la psychanalyse mais aussi dans ses applications à des champs multiples, on ne doit pas pour autant oublier l'ancrage des élaborations de Didier Anzieu au processus analytique, dans la cure. Chaque fois, en effet, que Didier Anzieu s'est engagé dans la recherche, il est resté essentiellement attaché à son expérience d'analyste et à la clinique du transfert. L'au-delà des limites de la psychanalyse constitue l'un des pôles d'attraction majeur de ses travaux, jusqu'à se révéler comme une préoccupation fondamentale, présente dès ses premiers écrits.

L'œuvre de Pascal, déjà, apparaît comme une source, un point de départ, repris notamment en 1975 dans «Naissance du concept de vide chez Pascal» (Nouvelle Revue de Psychanalyse n° 11). C'est bien à partir du vide que s'engagent les problématiques des limites, c'est autour de ce concept que s'élabore une métapsychologie de l'«archaïque», articulation à laquelle Didier Anzieu consacre une grande part de sa réflexion théorique et clinique : Les Pensées, dans l'interprétation qu'il en propose, tentent de se saisir d'un réseau de combinaisons et d'interactions entre des sous-systèmes, sous-tendus par le principe essentiel de la condition humaine, c'est-à-dire l'opposition entre l'homme et Dieu, entre le néant et le tout, entre une misère actuelle et l'aspiration de retour vers une grandeur antérieure, c'est-à-dire, selon Didier Anzieu, entre le vide intérieur et l'objet infini, seul susceptible de combler le désir, Il liera aussi les fils qui constituent toujours la trame de sa pensée : L'histoire que nous venons de rapporter met bien en évidence le processus de la double référence entre la réalité psychique et la réalité externe. (...) Elle est la circularité des découvertes humaines : le fantasme inconscient est ce qui alimente et organise notre effort pour trouver un sens à la réalité physique : et la réalité physique, une fois pensée et formulée, nous assure les moyens mentaux et verbaux qui nous permettent d'identifier le fantasme dans sa réalité psychique propre» (op. cit. p. 209). L'oscillation entre les extrêmes et la double attirance par le dedans et par le dehors

s'ancrent probablement dans l'aspiration par le vide et la recherche effrénée de son antagoniste : ouverture alors vers la clinique du vide, vers le travail du négatif, axe prévalent dans l'œuvre de l'auteur.

«De la communication paradoxale à la réaction thérapeutique négative» (NRP n° 12, Automne 75) offre une contribution particulièrement féconde à l'étude du transfert paradoxal, dans laquelle on retrouve le passage du dehors - les théories de la communication paradoxale de l'école de Palo Alto - au dedans, au cœur même de la psychanalyse, dans le retour à Freud et à la réaction thérapeutique négative.

Si les théories de l'école de Palo Alto ont rencontré des réserves chez les psychanalystes, c'est essentiellement parce qu'elles font l'économie de la théorie des pulsions et parce qu'elles rejettent les notions d'appareil psychique et de processus primaires et secondaires ; elles prennent le parti de rendre compte des interactions entre les partenaires selon un système purement informationnel. Didier Anzieu trouve là la clé des difficultés rencontrées dans la conduite de cures psychanalytiques, face à certaines formes de transfert entraînant, à leur tour, certaines réactions émotionnelles chez l'analyste. «Cet ensemble transfert/contre-transfert reconstitue une situation infantile, répétée et prolongée, de communication paradoxale émanant des parents et qui a été traumatique par ses conséquences, en certains points précis, sur le développement de l'appareil psychique du sujet.» (p. 50)

En de tels contextes, la situation analytique tout entière devient une réalité qui confirme au sujet son système projectif ; l'analyste ne peut manier une telle situation qu'en introduisant des changements dans la réalité : face à face, interventions faisant état de son vécu personnel, etc. de façon à introduire un *démenti* à la persécution projetée.

Depuis Freud, les analystes travaillent en termes de conflit psychique, c'est-à-dire dans la prédominance, en termes logiques, de positions contradictoires. Celles-ci laissent le sujet libre d'obéir

à l'une ou l'autre de ces injonctions. Dans la névrose, le symptôme offre une solution qui satisfait partiellement ou symboliquement l'un et l'autre : il s'agit d'une logique de l'ambivalence et du compromis. La logique du paradoxe est différente : les deux énoncés antagonistes opèrent *successivement* et non simultanément. Ils n'appartiennent pas au même système parce qu'ils ne se situent pas au même niveau d'abstraction.

Une injonction paradoxale place le destinataire dans une situation *concrète* de dilemme. La connaissance, par le psychanalyste, des phénomènes de double contrainte et leur repérage dans l'histoire du patient ne lui permettent aucunement de faire l'économie du transfert paradoxal. L'enjeu en est essentiel car «des paradoxes logiques sont des figures de la pulsion de mort». Placer quelqu'un dans une situation paradoxale et lui reprocher ensuite le caractère contradictoire de son discours et de ses affects, constitue une démarche inconsciente qui pervertit les processus secondaires par les processus primaires, avec le but de maintenir l'emprise sur l'autre par un renforcement économique, c'est-à-dire par l'accroissement de la pulsion d'autodestruction. S'installe alors une sorte d'alliance thérapeutique négative entre la pulsion inconsciente de l'émetteur qui vise la mort de l'autre et la pulsion d'autodestruction du destinataire. Les patients concernés présentent un état entre névrose et psychose où le déficit narcissique est parfois difficile à combler : Didier Anzieu définit leurs caractéristiques ainsi que les particularités du contre-transfert, ce qui le conduit à réfléchir sur les paradoxes de la situation analytique.

Le premier paradoxe apparaît dans ce dispositif : son libéralisme, loin de favoriser, comme dans la névrose, l'expression de l'agressivité refoulée ou inhibée, exacerbe au contraire les tendances à l'autodestruction de ces patients ; le second paradoxe apparaît dans le déroulement temporel de la cure : au début, ils effectuent un travail analytique fécond mais plus la cure se prolonge, moins ils comprennent et plus ils comprennent de travers. Par conséquent, un contre-transfert paradoxal est une réponse normale, nécessaire à un transfert paradoxal.

Un certain nombre de considérations générales s'imposent : le désintérêt de l'analyste pour les processus secondaires peut conduire à en sous-estimer l'importance, alors que l'interprétation du seul processus primaire s'avère vaine, si elle ne s'attache pas à l'analyse minutieuse et exhaustive du processus secondaire. L'élaboration de la position dépressive crée des configurations fantasmatiques familières pour l'analyste alors que la position

paranoïde-schizoïde détermine des schèmes de pensée d'une autre nature, qui relèvent d'une symbolisation primaire. Par ailleurs la situation paradoxale a des effets topiques, notamment dans la constitution du Moi-peau qui en est perturbée, et gêne le développement ou le fonctionnement ultérieur du Moi dans certains secteurs. Le Surmoi reste confondu avec l'Idéal du Moi : l'autonomie insuffisante du Moi et la toute-puissance du Surmoi font qu'aucun des deux principes régulateurs (réalité/plaisir) de l'appareil psychique ne parvient à s'imposer. Celui-ci obéit alors au fonctionnement du troisième principe, le principe de la réduction des tensions au niveau le plus bas.

Ainsi la logique des contradictions est celle des psychonévroses, la logique du paradoxe fonde les déficits narcissiques et les états limites. Le bien et le mal sont des contradictions et la logique correspondante s'applique essentiellement aux désirs. La confusion du vrai et du faux instaure une autre logique qui déborde, du désir sur la sensation, la perception, la mémoire, le jugement et plus généralement la pensée.

La relation paradoxale entre la mère (ou le père) et l'enfant constitue le symétrique inversé de ce que Winnicott a décrit à propos des phénomènes transitionnels et de l'illusion qui permettent que s'établissent des liens de confiance entre la mère, le nourrisson et le monde, et la possibilité de créer par la pensée des correspondances entre réalité externe et réalité interne : «Le paradoxe favorise au contraire la défiance et la coupure : il subvertit le sens de la vérité et l'être du sujet. Je propose de définir la relation paradoxale comme l'illusion négative.»

L'ambiguïté, la confusion, à la manière de toute démarche paradoxale, constituent le vrai et le faux, le bien et le mal, l'amour et la haine, la vie et la mort non comme des termes contradictoires s'excluant mutuellement mais comme des termes *permutables* le long d'un cercle sans fin.

Enfin, Didier Anzieu propose de penser la réaction thérapeutique négative comme effet d'un paradoxe : le succès est éprouvé comme éloignement et perte de l'Idéal, ce qui entraîne une réaction dépressive majeure. Celle-ci ne s'inscrit plus dans le mouvement de culpabilité associé à la transgression d'interdits, dans la réalisation de désirs œdipiens, incestueux et parricides. Elle prend plutôt l'allure d'une dépression narcissique, l'Idéal du Moi étant paradoxalement malmené par la réussite. Dans de telles perspectives, les visées de l'analyse, et *notamment* ses *visées thérapeutiques*, se révèlent

insupportables : insupportables, par les effets éventuellement féconds du processus analytique et par leur reconnaissance dans le transfert.

Didier Anzieu, comme un certain nombre de ses contemporains, s'est particulièrement attaché à l'étude de ces pathologies marginales par rapport aux indications de la psychanalyse. Ce qui soutient et sous-tend sa démarche, souvent courageuse et ambitieuse, c'est une conviction profonde : elle se nourrit d'une confiance inébranlable dans le bien-fondé de la psychanalyse comme théorie et comme pratique. C'est bien la solidité de cet engagement qui lui a permis de mettre à l'épreuve la psychanalyse par la prise en compte et la confrontation à des disciplines connexes, *et* par l'utilisation de ses concepts et de sa méthode dans des champs de la clinique jusque là considérés comme peu favorables à ses procédures. Là encore Didier Anzieu a joué de la dialectique entre dedans et dehors en important des concepts étrangers d'une part, en élargissant d'autre part les limites de la psychanalyse : il attend d'elle en effet, à la fois le renouvellement de la pensée dans la découverte et l'innovation, et des effets thérapeutiques auxquels il se déclare fermement attaché de par son extrême sensibilité à la souffrance psychique.

Si j'ai choisi ce texte, parmi bien d'autres, c'est parce qu'il me semble receler une qualité essentielle de son auteur : son

souci de transmission, encore qu'il reste réservé sur ce terme auquel il préfère celui de *formation*. Le travail de Didier Anzieu sur le transfert paradoxal me paraît particulièrement formateur dans la mesure où justement il témoigne de l'articulation étroite entre l'expérience analytique et la métapsychologie qui en émane, entre le texte freudien et la contribution personnelle... «Si les individus meurent, écrit Didier Anzieu, c'est pour qu'ils puissent se reproduire et que la vie reste toujours vivante» (*Les voies de la psyché*, p. 44.)

Il m'a été bien difficile pour ce témoignage de me défaire de ma tristesse. Trop d'affects sans doute pour arriver à dire mon immense attachement à Didier Anzieu, ma reconnaissance infinie pour sa générosité, sa liberté, sa rigueur... et tout ce qui construit l'essentiel de sa transmission.

Je me souviens d'un colloque organisé en son honneur, il n'y a pas si longtemps : il avait inauguré cette journée en affirmant haut et fort qu'il ne souhaitait ni louanges, ni compassion, et qu'il voulait surtout que chacun se mette au travail, au travail pour penser et comprendre. Cette fois encore, j'ai respecté cet impératif : lui rendre hommage aujourd'hui, c'est nécessairement revenir à ce qu'il nous a légué de son expérience et de sa pensée.

Didier Anzieu et la figure du vide

Françoise Couchard

Une nature dévastée, des arbres sectionnés en plein milieu par un cyclone, mais comme le dit un patient qui possède une maison de campagne : «Je peux en vouloir à tout le monde mais sûrement pas à la nature, elle sait ce qu'elle fait, elle seule a le droit de se venger.» On se rappelle en effet la remarque de Sigmund Freud à Wilhelm Fliess, évoquant avec ce dernier la difficulté d'annoncer à un malade qu'il est sur le point de mourir, il écrit que pourtant chacun devrait bien savoir qu'il est «débiteur» d'une mort à la Nature (1).

Je descends du train qui me conduit dans le campus de l'Université de Paris X dans laquelle Didier Anzieu a enseigné si longtemps. Je songe à lui et le revois dans les quelques mois précédant le moment où il avait décidé de prendre sa retraite de l'Université, il m'arrivait alors de l'accompagner à sa voiture, en devisant de choses et d'autres et en l'aidant à porter son porte-documents ou de lourds dossiers. Il masquait assez bien ses difficultés motrices persistantes ainsi que sa rigidité parkinsonienne, ne manifestant jamais rien de ses inquiétudes ou de son angoisse. Je me souviens alors avoir évoqué pour moi la raideur de ces dandys à la Brummel, corsetés dans des vêtements au drap lourd, le cou tenu par des cols raides à coins cassés. Quand des rumeurs se firent trop insistantes sur une éventuelle et grave maladie qui l'atteindrait, Didier Anzieu le dénia par écrit, d'aucuns continuèrent à se rassurer en se disant que tout psychanalyste vieillissant doit plus ou moins s'identifier à un Sigmund Freud malade ou hypocondriaque et puis l'hystérie masculine pouvait bien faire le reste et induire certains symptômes ! Tout ici a changé depuis le départ de Didier Anzieu et j'aurais un jour l'âge qu'il avait quand je reçus sa lettre m'annonçant avec tristesse, mais détermination, sa décision de se retirer... Mon impression d'alors d'être abandonnée, comme lâchée une fois de plus. Lors de cette rentrée des vacances de fin d'année, on a changé de millénaire, je reviens pour mon enseignement et parcours

cette descente si familière, conduisant de la gare du RER à l'entrée du campus et que je ne vois même plus. Soudain, un sentiment d'«inquiétante étrangeté» me saisit, sentiment de vide ou d'écroulement sur soi. Il manque quelque chose à ma vue habituelle, quelque chose ou peut-être quelqu'un. Je mets plusieurs secondes avant de réaliser l'origine de mon trouble, le ciel, d'un blanc gris hivernal est «vide» au-dessus de moi, directement accessible à mon regard, même sans lever la tête je sens comme une chape de plomb au-dessus de moi. Je sais qu'il y a seulement une huitaine de jours, le ciel ne m'apparaissait qu'à travers les trouées d'arbres aux essences assez variées, platanes ou bouleaux argentés, acacias ronds et feuillus, ils posaient des limites, ils faisaient une barrière fluide, colorée entre mon regard et la voûte céleste qui n'est plus «tenue», plus retenue par rien. Quelque chose est irrémédiablement perdu pour moi, je sens que je ne le retrouverai jamais, peut-être avais-je comme Yves Bonnefoy, imaginé que la cime des arbres, leur majesté ne pouvaient qu'avoir été créées pour moi, pour mon bonheur et pour mon seul bien.

André Green quand il invente le concept de «psychose blanche» décrit l'ambiguïté de la blancheur, plus qu'une couleur le blanc est associé au vide et se révèle de l'ordre de l'«impensable» (2). Le «trou blanc» du ciel qui se confond ici si facilement avec le «trou noir» de l'univers, démenti que le blanc serait d'abord une couleur, me renvoie à cette fragilité de l'enfant, prêt à s'effondrer si jamais les bras de la mère ne se révélaient pas assez fermes et contenant. Trois figures du vide peuplent l'univers de la pensée de Didier Anzieu, telle qu'il nous la livre dans ses écrits, le vide chez Blaise Pascal, la Figure se liquéfiant chez Francis Bacon et l'écriture blanche de Samuel Beckett, trois figures qui renvoient à une défaillance de la figure maternelle.

1. S. Freud, *La naissance de la psychanalyse*, lettres à W.Fliess, Notes et plans, lettre du 6.02.1899. 1887, Paris, PUF, 1956, p. 245.

2. A. Green, *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Ed. Minuit, Paris 1983, p. 155.

En 1975 paraît un très beau numéro de la Nouvelle Revue de Psychanalyse, «*Figures du vide*» où l'on constate que les entités cliniques de «Soi blanc» ou des personnalités «comme si» sont déjà présentes dans la littérature analytique dès 1934. Didier Anzieu y propose un article sur «Naissance du concept du vide chez Pascal»(3). Il nous apprend que l'enfant Blaise manifesta, très tôt, des troubles névrotiques en relation avec le couple de ses parents : sa mère s'occupe plus de ses «pauvres» que de son fils, puis s'absente définitivement puisqu'elle meurt quand il a trois ans. Didier Anzieu montre que cet enfant que la vision de l'eau mettait dans des transports affectifs intenses, plutôt que de sombrer dans la psychose cherchera, devenu adulte, le centre de gravité des figures et des éléments, la sublimation scientifique et intellectuelle contre la destruction psychique, l'assise et l'équilibre comme éléments contre-phobiques devant la peur du vide ou l'angoisse d'être «lâché». Quand, en 1647, Blaise Pascal écrit «*Expériences nouvelles touchant le vide*», il soutient «une intuition personnelle, intuition de quelque chose dont il a fait et dont il garde, colmatée, l'expérience intime dans son propre corps», en même temps le vide est comblé par la pesanteur, par la pensée, par le divin.

Samuel Beckett nous dit Didier Anzieu a investi une partie de son travail d'écriture dans une entreprise d'arrachement à une mère possessive qui, sans être aimante, était toute imbibée de la peau de son fils (4). Toute son énergie, Samuel Beckett va la déployer pour vomir sa mère. À l'instar de Louis Wolfson, ce schizophrène qui apprend toutes les langues pour ne plus avoir à parler sa langue maternelle et qui se bouche les oreilles quand il entend la voix de la mère(5), Samuel Beckett commence à échapper vraiment à l'emprise maternelle destructrice le jour où il parvient à écrire des livres en français, langue hermétique à la mère. Toute son écriture témoigne de la nécessité, pour se sauvegarder, de s'attaquer aux liens qui le retiennent encore à celle-ci. Dans «L'Innommable», il écrit : «Je cherche ma mère pour la tuer, il fallait y penser plus tôt avant de naître.» On pense ici aux fantasmes que Melanie Klein attribue au nourrisson dans la position schizo-paranoïde, pourquoi pas au fœtus, quand il imagine dévorer l'intérieur du ventre qui le porte ?

Ce fantasme se retrouvera dans l'imaginaire de certaines femmes enceintes et mélancoliques qui perçoivent le fœtus comme un parasite ou un cancer se nourrissant «sur leur dos», elles vont se liquéfier de l'intérieur, plus rien dans le ventre, un contenant sans contenus. Comment haine et agressivité viennent-elles à l'enfant, sinon de l'extérieur, c'est-à-dire d'abord de la mère ? Samuel Beckett confiait en 1985 : «J'ai toujours eu la sensation qu'il y avait en moi un être assassiné. Assassiné avant ma naissance. Il me fallait retrouver cet être assassiné.» (6) Comment se retrouver quand on doute à ce point de sa propre existence ? Les personnages de Samuel Beckett sont vieux, malades, ils ne se lèvent plus, ne parlent plus, ils se dessèchent sur pied, Molloy dit «Mon réveil était une sorte de sommeil» et Malone : «J'ai vécu dans une sorte de coma.» Mais comme le remarque Didier Anzieu, un stratagème pour se protéger contre la désorganisation psychique et somatique est l'auto-observation, lucide et défensive, de leur agonie psychique. Peut-on ajouter jusqu'au noyau du Moi, «au trou noir de la psyché», pour reprendre un titre de Frances Tustin ?

Quand Francis Bacon peint un personnage, il l'entoure d'un cercle, ou encore il le place dans un parallélogramme comme pour le contenir. L'étude pour le portrait de Lucien Freud de 1971 montre même celui-ci carrément assis, une jambe croisée sur l'autre, sur le cercle qui est censé le circonscrire, le contenir, empêcher qu'il ne s'échappe, que son sac de peau ne se détache de la chair pour glisser tel un sac poubelle en plastique dans la bonde de la douche. Francis Bacon décrit ainsi les éléments de sa peinture : des figures qui s'élèvent à partir de flaques de chair ou encore «Un trottoir, des flaques, des personnages qui sortent des flaques et font leur "tour quotidien"»(7). La Figure, celle qui se trouve au centre de toutes les toiles de Francis Bacon, apparaît bien comme une figure de l'entre-deux, elle est sans identité sexuée, entre humanité et animalité, (dans un auto-portrait de 1973, l'homme a une tête de porc), entre forme et informe, entre vif et mort. Perception de psychotique ou d'alcoolique ? Ce fantasme d'un corps sans organes obsède aussi Antonin Artaud, il écrit : «Le corps est le corps Il est seul Et n'a pas besoin d'organes Le corps n'est jamais un organisme

3. D. Anzieu, «Naissance du concept du vide chez Pascal», in *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 11, Printemps 1975, Gallimard, Paris.

4. D. Anzieu, *Beckett et le psychanalyste*, Paris, Archimbaud, 1992.

5. L. Wolfson, *Le schizo et les langues*, Paris, Gallimard, 1970.

6. Entretien de Samuel Beckett avec Ch. Juliet, «Un vivant», in *Magazine littéraire*, juin 1986.

7. G. Deleuze, *Francis Bacon, Logique de la sensation*, Ed. La différence, Tome 1, Paris, 1981, note 5, p. 11.

Les organismes sont les ennemis du corps» (8) (l'absence de ponctuation est voulue par Artaud). Antonin Artaud se défend sans doute ici contre les hallucinations des sensations corporelles si fréquentes dans la symptomatologie schizophrénique, le patient loin d'être dénué d'organes est au contraire tourmenté par les tours que lui jouent ceux-ci. Ainsi, il peut imaginer qu'on lui retourne la tête en arrière, qu'on lui raccourcit les jambes, qu'on lui sort les yeux de la tête, son corps est devenu «comme un accordéon qui se morcelle et se réassemble» (9).

Voulant analyser l'œuvre de Francis Bacon (10), Didier Anzieu fait part de son effroi et de la prostration de son esprit après la visite d'une exposition sur ce dernier : «C'est son reflet que le visiteur voit sur la toile. Un reflet de lui non reconnu (..) La douleur.

Le souvenir de la douleur.» Il remarque qu'il va tenter de combattre son angoisse devant ces corps liquéfiés, en s'imposant un style sobre, parler de ce qui coule avec sécheresse, mais la défense s'avère vaine.

Pour ces trois grands créateurs, Blaise Pascal, Samuel Beckett et Francis Bacon, Didier Anzieu montre bien que la question qui taraude le corps de leur œuvre est : comment remplir le vide, comment rendre visible l'invisible, comment sauver les contours pour empêcher que les contenus ne fuient par un «Moi-peau» troué ? Il excelle à montrer que malgré les graves défaillances de l'image maternelle vécues par eux dans l'enfance, ils parviennent à trouver une aire de l'illusion et un espace transitionnel avec le monde qui deviennent les assises même de leur œuvre créatrice.

8. A. Artaud, cité par G. Deleuze, op. cit., p. 33.

9. E. Bleuler, *Dementia praecox ou groupe de schizophrénies*, 1911, Paris, EPEL, 1993, p. 154.

10. D. Anzieu et M. Monjauc, *Francis Bacon ou le portrait de l'homme désespéré*, L'Aire/Archimbaud, Paris, 1993, p. 6.

Une force intérieure

Guy Darcourt

J'ai été intrigué par Didier Anzieu avant de le connaître et de lire ses travaux. À la fin des années cinquante, je préparais une licence de psychologie à la Faculté de Lettres d'Aix en Provence. Les noms de psychanalystes que les enseignants de psychologie évoquaient le plus souvent étaient ceux de Daniel Lagache, Juliette Favez-Boutonier, et Didier Anzieu. Didier Anzieu était encore très jeune et n'avait pas encore beaucoup publié mais il était déjà reconnu. J'étais alors en analyse. Je rencontrais les psychanalystes de Marseille mais je n'avais aucun contact avec les milieux parisiens. Ces collègues parlaient de bien d'autres analystes, notamment Lacan mais ce trio avait toujours une place de choix. Par la suite, lorsque je les ai rencontrés tous les trois, ma curiosité s'est transformée en intérêt. J'ai suivi leurs enseignements et c'est avec Didier Anzieu que j'ai le plus travaillé. J'ai participé à plusieurs de ses séminaires, j'ai fait un contrôle avec lui. Je l'ai sollicité pour des avis sur des travaux personnels, il est venu à Nice pour des conférences et des séminaires.

J'appréciais, outre sa compétence psychanalytique et son érudition, ses réactions amicales, son art de la discussion, son aptitude à écouter, son adresse à intervenir.

Le domaine qui me sollicite le plus est celui de la psychopathologie. Il n'écrivait pas d'études théoriques sur ce sujet (ou du moins il n'en publiait pas car il réalisait des documents d'enseignement sur lesquels j'ai travaillé et les discussions avec lui, notamment en contrôle, montraient la profonde connaissance qu'il en avait) mais ses ouvrages apportaient des ouvertures directement utilisables dans une réflexion psychopathologique.

C'est ainsi par exemple que je me suis appuyé sur sa conception du «*Moi-Peau*» pour essayer de construire un modèle du processus hallucinatoire et c'est ainsi aussi que j'ai trouvé dans «*Secken et le psychanalyste*» un éclairage exceptionnel sur le matériel prégénital, permettant de mieux comprendre l'économie psychique «limite». J'ai toujours utilisé ses travaux pour l'enseignement aux psychiatres en formation. Tout dernièrement, au cours d'un séminaire consacré à des textes de Bion où les étudiants peinaient à comprendre ses théories, c'est un texte d'Anzieu qui leur a permis de trouver une piste pour revenir au texte de l'auteur. Dans ce même séminaire, consacré à des textes psychanalytiques, parmi les ouvrages retenus par les

étudiants, il y a justement son «Beckett».

J'aimais son style. Dans ses entretiens avec G. Tarrab, il disait qu'il cherchait toujours à être clair et sobre. Il l'était certes et... avec quel brio ! Sa clarté venait naturellement de la solidité de ses idées suffisamment élaborées pour être précises et compréhensibles. On ne peut nier sa sobriété mais elle était le fond qui faisait ressortir ses trouvailles. Son discours n'est jamais terne ni académique. Dans ses «Contes à Rebours» ou dans son «Beckett» il pratique un humour subtil, provocant, allant jusqu'au cocasse. Son vocabulaire est pertinent et riche, parfois même osé. Dans son «Beckett», il entraîne son lecteur dans un jeu de miroirs à la Borgès où tel personnage qui joue à prendre la place d'un autre se révèle être lui-même une fiction, où celui qui pense ne sait pas ce qu'il pense et, l'entendant dire par d'autres, ne sait plus ce qu'il a pu penser, etc. Ce jeu de style fait perdre pied au lecteur, pour son plus grand plaisir. Dans ses conférences, le plaisir était redoublé par ses talents de présentation. Il y a quelques années, après une conférence à Nice, un collègue de la Faculté de Lettres m'avait dit : «Quel acteur !» On sait qu'il aurait aimé exercer ce métier.

Un jour à Vaucresson parlant de Beckett avant la sortie du livre, il avait repris le dialogue qu'il a imaginé entre le personnage et Bion où ce dernier répond à la question de Beckett : «Si du moins vous me considérez comme un patient buvable ?» par cette autre question : « Vous avez aussi des problèmes avec l'alcool ? » La formule amuse tout lecteur mais l'impact qu'elle a eu ce jour-là sur l'auditoire a été amplifié par l'art de la dire.

Ces dernières années, je suivais avec tristesse l'aggravation de sa maladie et, en même temps, j'étais admiratif. Admiratif de son courage, cela va de soi, mais aussi de la conservation exceptionnelle de la vivacité de sa pensée. Jamais cette affection ne permet un tel maintien. Comment a-t-il pu y arriver ? Est-ce par l'entraînement dû à la continuité de son travail intellectuel ? Ou ne serait-ce pas parce qu'il a réalisé le souhait qu'il avait révélé à G. Tarrab : «J'espère conserver le plus longtemps possible, sur l'écran intérieur de ma pensée, cette représentation d'une partie de moi qui serait invulnérable» ?

Nous conservons son œuvre dont nous pourrions encore approfondir l'étude mais il va nous manquer douloureusement.

Incertaines rencontres avec Didier Anzieu

Pierre Fédida

Je réserve toujours à de très rares relations le mot d'amitié qui me paraît engager une sorte de certitude qu'il sera toujours possible de tout dire sans risquer la rupture et qui exige la discrétion des sentiments. N'est-ce pas la mort qui commande de ne rien revendiquer qui ne soit au plus près de soi ? Alors je ne ferai ici état d'aucune amitié dans ma relation passée avec Didier Anzieu. Ses travaux ne m'ont jamais inspiré et l'intérêt que je leur portais suscitait de ma part un esprit critique. Très rarement nous sommes entretenus sur ses approches du *Moi-peau*. J'ai apprécié la claire intelligence de sa pensée du corps. Ce n'était pas la mienne.

Oui, mon estime pour Didier Anzieu a été continue et complète. Et - comme d'autres - j'ai éprouvé une admiration sans limites pour le courage dont il a fait preuve au cours de ces récentes années de maladie alors qu'il se maintenait à la tâche avec ses patients, ses supervisions, son écriture.

Je crois que notre première rencontre remonte à l'année 1966. Didier Anzieu m'avait confié un enseignement (Cours magistral et Travaux pratiques) sur l'épreuve de Rorschach. Depuis le début de ma thèse de doctorat d'État sous la direction de Juliette Favez-Boutonier, je portais un très vif intérêt à ce test de taches d'encre et mes séjours de travail réguliers à l'Hôpital cantonal de Münsterlingen m'avaient entraîné à mieux connaître sur archives l'œuvre de ce psychiatre tout à fait génial qu'était Hermann Rorschach. C'est, sans doute, pour ces raisons que Didier Anzieu me fit bon accueil. Je lui annonçai alors que je souhaitais pouvoir consacrer une partie de mon Cours aux approches psychopathologiques originales de Rorschach (en relation avec la psychiatrie clinique de langue allemande) et qu'une autre partie appelant de ma part une lecture des formes et de leurs transformations zoologiques s'inspirerait de ma lecture de l'œuvre de Borgès. Didier Anzieu resta silencieux tout en laissant passer une expression de surprise. Il me fit pour seule objection que je devais veiller à faire un enseignement utilisable pratiquement par les psychologues. Je ressortis de cet entretien quelque peu déçu de ne pas avoir pu vraiment «échanger» et je conservai longtemps le sentiment d'avoir fait bien piètre impression.

À l'époque, j'imputai cette incertaine rencontre avec Didier Anzieu à mon «complexe fraternel» ravivé dans ces circonstances

qui comportaient pour moi l'admiration pour un aîné « trop brillant » ainsi qu'à une rivalité dans l'amour que le père porte à ses fils. Dans les années qui suivirent cette première rencontre - en quelque sorte décisive pour instaurer une séparation - Didier sut, en de nombreuses circonstances, me faire part de l'attention très soigneuse qu'il portait à mes propres écrits. Je conserve le souvenir de quelques lettres on ne peut plus amicales qu'il m'adressa dont l'une, extrêmement louangeuse, qu'il m'écrivit à l'issue de sa lecture de ma thèse avant la réunion du jury de soutenance auquel il me fit le plaisir de participer. Plus d'une fois, il m'invita à engager entre nous un dialogue. C'est ainsi, par exemple qu'il m'invita à une table-ronde sur les états-limites et longtemps après, il me disait encore que j'aurais dû poursuivre dans la ligne de ma Préface à l'ouvrage de Harold Searles *L'effort pour rendre l'autre fou*. «Tu aurais dû écrire d'autres textes dans la même veine ! » Je fus ainsi mieux éclairé sur ce qu'il attendait de moi pour que se développent des échanges entre nous, dans cette perspective de la clinique psychothérapeutique des psychoses. Je ne pouvais m'y résoudre.

Mais n'était-ce pas moi qui - conservant cette réserve de colère fraternelle - préférais me tenir à cette distance où je pouvais lire les contributions d'Anzieu sur Bacon ou sur Beckett en me disant secrètement que j'étais en profond désaccord avec lui sur son approche de ces œuvres ? Il n'y a pas si longtemps - peut-être trois ans - nous avons échangé ensemble par téléphone. Il y fut question, un instant, de nos «incertaines rencontres» qui ne pouvaient être mises sur le compte de nos occupations parfois trop lourdes. Avec cet humour toujours perspicace qu'on lui connaissait, il me dit alors : «Nous nous sommes certainement épargné des paroles vaines et nous avons réservé à notre travail les pensées silencieuses par lesquelles nous communiquons.»

Didier aimait débattre et il défendait avec vigueur ses points de vue sans faire la moindre concession sur les valeurs. Exigence radicale de cette alliance entre esprit de géométrie et esprit de finesse. Retour à Pascal sur l'œuvre duquel il a si passionnément travaillé. L'analyse ne nous fait-elle pas découvrir que nous ne sommes pas si nombreux à partager une communauté silencieuse de valeurs - au-delà de nos rencontres et parfois grâce à nos rencontres incertaines.

Je n'oublierai jamais !

Blandine Foliot

Didier Anzieu, merci !

Merci de ce fameux jour de printemps où, peu avant mai 68, vous nous proposiez, étudiants en psycho que nous étions, une expérience de sensibilisation au Psychodrame.

Vous me demanderiez aujourd'hui, si un jour dans ma vie j'ai éprouvé quelque chose d'équivalent à ce qu'on pourrait appeler une «révélation», eh bien oui, ce fût certainement ce jour-là ! Lorsque sollicitant l'un ou l'autre d'entre nous - il fallait bien se décider à jouer une première scène - me jetant à l'eau plongeant la tête la première dans un mouvement de totale inconscience, je proposais de jouer une partie de tennis avec vous, sans penser une seule seconde que par ce biais-là je cherchais à réaliser, ce qui avait

toujours fait jusque-là, l'objet d'un interdit.

Quelle surprise d'être embarquée là où l'on s'y attend le moins ! La désillusion certaine, s'accompagna d'un véritable bouleversement. Heureusement le temps de perlaboration qui s'en suivit apaisa l'effet véritablement inattendu de ce qui avait été complètement désarçonnant : ce même jour, dans le fil de la discussion qui s'en suivit, vous nous entreteniez de ce qu'au-delà du psychodrame, pouvait représenter une psychanalyse.

Ce jour-là, je sus que je ferai une analyse sans savoir encore, que la psychanalyse ne me quitterait plus... ce jour-là je me mis à jouer au tennis !

Didier Anzieu, je ne vous oublierai jamais !

La force de l'esprit

Edmundo Gomez-Mango

*Mais jusqu'à l'article de la mort,
j'entreprendrai sans doute l'ambition secrète
de procréer une œuvre nouvelle.*

Didier Anzieu

Relire les pages de Didier Anzieu sur l'art et plus précisément sur la littérature, est un acte qui procure un vertige intellectuel : d'abord par l'importance du sujet de son œuvre, ensuite par la passion que l'abord de la création artistique suscite en lui. L'attitude ou la position critique d'Anzieu est habitée par une tension entre deux pôles qui se complètent contradictoirement : d'une part, la recherche d'une identification profonde avec le sujet-objet étudié, qui se produit quand une sorte de saisissement mutuel entre le récepteur et le processus de création de l'œuvre est atteint ; et d'autre part, une activité intellectuelle vive, alerte, qui d'abord analyse et discrimine, pour ensuite associer, rassembler des masses d'informations, de renseignements, d'hypothèses interprétatives. Il en résulte un combat passionnant entre la clarté de l'exposition, le souci d'ordre, et le foisonnement de l'imagination et de l'inventivité de la pensée. Le lecteur ressent une sorte d'ivresse induite par ce que l'on pourrait appeler l'exceptionnelle abondance du travail d'Anzieu, une admirable rhétorique de l'abondance, évidente dans nombre de ses pages, et notamment dans son travail sur l'auto-analyse de Freud, où se déploie sa capacité exceptionnelle de brasser, d'embrasser, de faire travailler de grandes masses de matériaux, d'informations et de descriptions.

On peut déceler dans son écriture le même conflit qu'il décrit dans le processus créateur : d'un côté l'effort pour préciser les limites, définir les contours des sous-systèmes ou des phases, et de l'autre, le souci d'entretenir une porosité communicante qui établit des liens, des passages entre ce qu'il vient de séparer et d'isoler, mais aussi entre le critique et l'objet critiqué.

C'est, pourrait-on dire, le « paradoxe » de l'écriture d'Anzieu : un surinvestissement de l'activité de la pensée consciente, une rapidité extrême du jeu des concepts, pour essayer de saisir les mouvements les plus lents, l'immobilité même, obscure, profonde, de la psyché inconsciente.

On le sait : au début de son œuvre, il y a Pascal. Un de ses premiers écrits publiés dans la *Nouvelle Revue de Psychanalyse* s'intitulait : « Naissance du concept de vide chez Pascal ». On

peut imaginer que c'est autour de ce vide originaire que Didier Anzieu a construit son œuvre théorique et critique, comme des « enveloppes » qui se génèrent pour entourer, contenir et combattre cette angoisse initiale du néant. L'abondance et le vide : la vivacité, l'agilité de sa prose semblent contrecarrer sans cesse, sans répit, le désespoir du rien.

L'œuvre critique de Didier Anzieu est traversée par la passion de la langue ; c'est elle qui supporte son attention au développement des œuvres, à la construction d'un poème, à l'analyse et à la création des mots d'esprit. Cette passion côtoie souvent son contraire : la haine du langage, quand celui-ci ne répond pas aux souhaits du créateur, quand les mots se montrent incapables d'accomplir la tâche impossible et n'arrivent pas à attraper l'objet perdu, la chose inconsciente. C'est cela, me semble-t-il, ce qui oriente l'écoute et l'analyse d'Anzieu quand il se penche sur les phénomènes extrêmes de la langue, ses déformations, quand elle se déchire entre un sens qui s'écroule et un sens qui s'invente. Il essaye d'écouter la langue et son activité comme l'*infans* écoute le parler des parents : l'*infans* désire comprendre sans y parvenir, cette « scène originaire » qui habite le langage même, et duquel il se sent exclu comme un étranger. Il y a dans l'écriture d'Anzieu, des vestiges de cette position, de cet étonnement initial de l'*infans* vis-à-vis de la langue qui est encore pour lui une langue (une mère) étrangère ; de cette position des commencements provient, me semble-t-il, la passion qui le porte à l'examiner, à la décomposer, à aller toujours plus loin dans la recherche des unités signifiantes primaires, pour pouvoir ensuite reconstruire, jouer avec ces morceaux détachés, se divertir de façon ludique dans une vaste recomposition critique de la quête de sens.

La notion de « code » est peut-être son apport le plus innovateur dans l'approche psychanalytique de l'œuvre. Il l'invente quand il travaille sur les récits de Borges. Après s'être livré à un « démontage » vertigineux de toutes les « fictions » de l'écrivain argentin, après avoir signalé la « double symétrie spéculaire », il s'arrête sur le « code de la bibliothèque totale », sur la quête du « code de tous les codes », qu'il découvre dans le récit « *La Bibliothèque de Babel* ». Anzieu dégage de la lecture de Borges ce qu'il confirmera dans l'approche de tous les écrivains qu'il a choisis dans ses travaux : le code est l'organisateur du corps de l'œuvre, la narration traduit une expérience singulière - sensible, affective ou

fantasmatique - du corps de l'auteur, l'œuvre donne à cette expérience une série de développements logiques, qui obéissent à un code particulier. L'œuvre d'un grand écrivain déploie «jusqu'à l'épuisement de son dynamisme logique» ce «schème directeur» qui est le code. L'effort, le style d'Anzieu consiste à saisir au sein même du fonctionnement logique du fantasme la survenue du pulsionnel : «les paradoxes logiques sont des figures de la pulsion de mort».

Mais c'est l'autre écrivain dont le nom commence par B. qui a appelé, attiré avec une force extraordinaire la pensée et la sensibilité d'Anzieu : Beckett, qui avait partagé avec Borges le prix Nobel de littérature en 1969. Dans «*Beckett et le psychanalyste*» la «manière» critique baroque de Didier Anzieu atteint son apogée : un mouvement incessant s'empare de son écriture, il n'y a plus ni dedans ni dehors, ni sujet ni objet, ni individu ni groupe ; le critique est sur scène, comme dans un psychodrame, avec les personnages, ou dans l'orchestre, à côté de Beckett, les regardant jouer; la scène de l'écriture d'Anzieu se confond avec celle du théâtre et du roman de Beckett. Comme si ce que la maladie rongeaient et immobilisait dans le corps, l'âme de l'écrivain le reconquerrait dans la liberté et l'agilité du mouvement de la pensée.

L'hypothèse forte, et pour cela même discutable, d'Anzieu sur l'œuvre de l'écrivain irlandais, peut se résumer ainsi : toute l'œuvre de ce dernier, postérieure à Noël 1935, date approximative de l'arrêt de sa psychanalyse avec Bion, est l'élaboration, la transcription ou la déformation des traces de cette expérience psychanalytique. La valeur de cette hypothèse, au-delà d'une éventuelle ou impossible vérification, consiste, à mes yeux, en ceci : elle devient - pour utiliser sa propre terminologie - le «code» organisateur de son récit critique. Celui-ci se développe comme une auto-analyse : il convoque la voix qui dit librement et s'abstient de tout acte. Le narrateur, le récitant, à partir de ce lieu intime de son moi où il est presque hors de soi, frontière hésitante entre un dehors et un dedans, écoute et répète ce qu'il entend de l'autre en soi, et ce qu'il perçoit de lui dans l'autre. Ouvrage essentiellement baroque, animé par un tourbillon identificatoire où l'auteur de ce livre-ci, celui d'Anzieu, se confond avec l'auteur de ce livre-là, celui de Beckett, l'écrivain de celui-ci est en même temps le lecteur de celui-là ; l'auteur s'adresse au lecteur, l'interpelle directement, et le lecteur, qui devient ainsi un personnage du livre, dialogue avec l'auteur qui, par définition est toujours un lecteur. Beckett s'est analysé avec Bion : Anzieu les interprète. Ils sont pris dans l'affection baroque de l'écriture-lecture, dans la maladie de lire et écrire et encore relire et réécrire, qui soutient la passion du couple originaire de l'écrivain-lecteur.

Le parallélisme établi par Anzieu entre l'œuvre scientifique de

Bion et celle artistique de Beckett peut être entendu non pas tellement comme une relation linéaire de cause à effet, mais comme une activité ludique, imaginative qui permet à Anzieu de construire son propre monde de fiction critique et analytique. Des rapprochements féconds deviennent alors possibles : «le rayonnement du noir» de Bion est proche de la zone «noir» de Murphy («Un flux de formes qui allaient sans cesse s'agrégant et se désagrégeant (...). Ici il n'était pas libre, mais un atome dans le noir de la liberté absolue»).

«*Beckett et le psychanalyste*» est une œuvre polyphonique, un texte chœur. Les voix de Malone et de Molloy, de Murphy et de Watt, de Mercier et de Carnier, de Bion et d'Anzieu, autant d'«enveloppes» sonores qui entourent et rendent visible la nudité muette des enfants-clochards beckettians, moribonds de ne pas mourir, incarnations décharnées de la mélancolie du XX^e siècle.

L'œuvre de Didier Anzieu perdrait quelque chose d'essentiel sans la force de l'esprit. C'est elle, je pense, qui l'anime en dernière instance. Il a fait rire, à un moment ou à un autre, tous ceux qui ont travaillé avec lui. S'il a pu se rapprocher des formes les plus profondes, premières, quasi viscérales de la douleur psychique, c'est parce qu'il pouvait en revenir par la puissance de l'invention, et dans le bonheur communicatif et généreux du jeu de la pensée. La forme elle-même de l'écriture d'Anzieu en est imprégnée ; elle se soumet presque sans cesse à une double tâche : la découverte de l'intelligible par la libre activité de l'esprit qui crée et recrée l'objet considéré, et la contrainte du «schème», de la grille, qu'il utilise comme des étayages, comme des repères qui canalisent l'énergie du discours. Il a choisi comme conclusion de cet impressionnant recueil de textes sur le travail de la création artistique qu'est le «*Corps de l'œuvre*», la célébration du mot d'esprit comme une passion pour rire.

Nous garderons la trace de ce fécond théoricien de la psychanalyse française, de sa pensée et de son rire, libre et joyeux, qui résonne dans l'angoisse du vide qui l'a tant inspiré. Il l'écoutait peut-être déjà quand il évoquait, citant un vers de Valéry, le «rire éternel» de Hamlet devant le «crâne vide», le néant de la mort.

La voix vive d'Anzieu était «autre et même», la sienne et celle de Beckett, dans cette soirée mémorable de sa dernière, je crois, conférence à l'Association Psychanalytique de France, quand il a lu son texte «Comment dire» qui finissait ainsi :

«Mon récit va se taire. L'histoire continuera. La psychanalyse continuera. Que je termine n'a plus guère d'importance. Je vais terminer. L'important est que la psychanalyse continue, que nos récits entretiennent la fécondité de sa trame. Je dois arrêter le récit et rendre la psychanalyse à l'histoire. Je vais finir. Voilà, c'est fini.» Adieu, Didier Anzieu.

De didier à Didier

Didier Houzel

Cher Didier,

Je peux te l'avouer maintenant, je n'ai jamais été aussi flatté que lorsque quelqu'un nous a confondus en m'appelant par ton nom, entraîné par l'identité de nos prénoms. Cela s'est produit à plusieurs reprises dans des colloques que tu présidais et où j'étais intervenu. Je sais bien que la confusion n'allait pas au-delà du *lapsus linguae*. Pourtant, je me prends parfois à rêver. Et si la ressemblance était plus profonde, et si l'inconscient de mon interlocuteur avait vu juste en nous rapprochant ainsi dans cette similitude de dénomination. Un jour, tu me l'as laissé espérer en répondant avec l'humour dont tu avais le secret : «On a souvent besoin d'un plus didier que soi !» Alors, un instant, je me laisse aller à rêver à ce que didier doit à Didier, à ce qui me fascinait en toi, à ce à quoi j'aurais voulu m'identifier.

Je mets en premier l'indépendance, l'originalité et la rigueur de ta pensée. Jamais je n'ai eu l'impression que tu cédaï à un quelconque effet de mode. Ce que tu avais à dire, tu le disais avec tes mots, sans recourir à un jargon convenu, sans pédantisme inutile. Sans doute, la profondeur et l'étendue de ta culture te permettaient-elles de faire cette économie. Qu'il s'agisse de philosophie, des tragiques grecs, de l'auto-analyse de Freud, de métapsychologie, de psychanalyse groupale ou familiale, du *Moi-peau* ou de Samuel Beckett, tu savais nous transmettre une pensée originale d'une façon à la fois simple, claire et précise. Je me souviens de mon émerveillement en t'entendant parler de Pascal. Je me souviens de mon éblouissement en assistant à ta première conférence sur le *Moi-peau*. Ta connaissance précise de l'œuvre freudienne alimentait ta réflexion, qui y trouvait de solides racines, mais tu avais à cœur de faire vivre cet héritage en le faisant fructifier à ta façon, plutôt que de le vénérer comme un texte révélé dont nous aurions seulement le droit de faire l'exégèse.

En second, je citerai ton amour de la clinique. Tu nous parlais de tes patients, de ta pratique. Tu n'avais pas honte de nous transmettre ton souci de thérapeute. La psychanalyse pour toi devait aider ceux qui y recouraient à moins souffrir psychiquement, à résoudre leurs conflits internes, à déployer leurs potentialités psychiques jusque là entravées. Ce n'était pas seulement un bel objet à contempler pour ton plaisir personnel, et pourtant ce n'était pas

n'était pas l'appétit intellectuel ni la soif esthétique qui te manquaient. Ce n'était pas non plus un signe de ralliement, un *schibboleth*, qu'il aurait fallu garder entre soi, dans des cercles restreints d'initiés. Est-ce que je me trompe en disant que c'était pour toi un acquis de l'humanité, aussi bien dans le champ de la connaissance que dans celui de la thérapeutique ? Il te fallait donc chercher sans cesse des applications nouvelles qui permettraient au plus grand nombre de profiter de cet acquis, sans pour autant rien céder de la rigueur de la technique ni renoncer si peu que ce soit à l'essentiel de l'héritage freudien. Ils sont nombreux les champs d'application que tu as ainsi explorés : les états limites (l'analyse transitionnelle, le transfert paradoxal), l'institution, les groupes, la famille, etc... Nombreux aussi sont les élèves que tu as entraînés derrière toi à la conquête de ces nouveaux domaines.

Ton courage au sein des tourmentes institutionnelles est mon troisième objet de fascination. Où avais-tu trouvé cette force qui te permettait de te dresser, souvent seul, devant les dysfonctionnements institutionnels qui te paraissaient les plus inacceptables ? J'y ai pensé souvent et plus encore depuis que ta participation active à la vie institutionnelle n'était plus possible. J'y ai pensé surtout dans mes mouvements personnels de révolte et dans mes expériences de solitude. Je suis convaincu que ton courage dans ce domaine, même s'il n'a pas eu toujours des effets immédiatement tangibles, n'a pas été vain. Il nous a donné l'exemple de quelqu'un qui a su défendre une conception de la psychanalyse et de l'institution psychanalytique qui n'était pas majoritaire, qui même a pu être mal vue à certaines périodes de notre histoire commune. Peu t'importait. Ce qui tu avais à dire, tu le disais sans souci de séduire, sans crainte des attaques conscientes ou inconscientes que tout groupe réserve à celui qui pense autrement et qui ose le dire. Sois assuré que cela n'a pas été vain. Ce témoignage fort est pour beaucoup d'entre nous un idéal que tu nous a rendu accessible en nous en donnant une image vivante.

«On a souvent besoin d'un plus petit que soi.» Tu paraphrasais La Fontaine en me donnant ce rôle. C'est promis, je ne l'oublierai pas. Mais avant de conclure cette dernière lettre, il me faut passer du «souvent» au «toujours», du «plus petit» au «plus grand», du «d» au «D» : «On a toujours besoin d'un plus grand Didier que soi.» Alors, merci Didier.

En hommage à Didier Anzieu

Laurence Kahn

«Beckett a connu aussi bien que (Pascal) la misère de la condition humaine. Mais il en parle avec ironie, sarcasme, jeux de mots, pastiches, parodies, canulars. L'éclat du rire provoqué chez le lecteur, le spectateur, rend tolérable le dévoilement du néant qui occupe le cœur de notre être.» C'est à la suite d'un hommage collectif rendu par treize acteurs le 24 mars 1990 à Beckett, mort trois mois auparavant, que, «Bing ! comme un choc sur la tête», Didier Anzieu écrit un poème en prose. Poème de voix, poème sur la voix, et la voix de Didier Anzieu résonne de son rythme dans la mémoire stupéfaite que j'ai conservée de ce Bing! retentissant au beau milieu de la conférence qu'il prononçait à l'APF le 24 avril de la même année. Stupéfaite et admirative. Car à l'audace du théoricien qui venait de soutenir que l'histoire est fondamentalement anhistorique - le thème des mardis scientifiques, cette année-là, était «Histoires de cas» - s'associait la vaillance de l'orateur qui, pour montrer combien la logique de l'histoire et la logique du récit étaient incompatibles, s'engageait dans le récit des commencements de Beckett. Ce soir-là, Didier Anzieu était animé d'une sorte d'intrépidité, celle sans doute qui prélude à la mise en œuvre d'un projet longtemps désiré et mûri. Mais pour l'auditrice que j'étais, ignorant que c'était là la première ébauche de *Beckett et le psychanalyste*, la hardiesse n'était pas tout à fait inédite. Elle était de la même étoffe que celle qui avait soutenu la conception de *L'auto-analyse de Freud*.

«La lecture est une excursion, une expédition dans la vallée des échos.» Echos des voix intérieures que porte le souffle des textes, que portaient l'énergie et la passion des lettres que Freud, parfois chaque jour, et parfois plusieurs fois par jour, adressait à Fliess et que Didier Anzieu lut avec acharnement. Tout comme il se présente comme un auteur «mais est-ce là le mot qui convient ?» - lecteur «acharné» de Beckett. Que *L'auto-analyse de Freud* soit devenu un livre de référence pour l'histoire de la psychanalyse, n'en fait pas moins le texte d'une narration intime. Déployer la genèse de cette découverte et l'invention de ses premiers concepts consistait à les recréer à partir du plus privé de l'œuvre freudienne. Un récit, donc, au sens où Didier Anzieu nous le disait ce soir-là : le récit, personnel, se débat avec le temps et avec la singularité - singularité de l'objet, singularité du narrateur, singularité des styles -, quand bien même l'horizon découvert semble avoir valeur universelle. Mais alors que la méthode utilisée pour l'élaboration de la seconde édition de *L'Auto-analyse*,

parue en 1975, voulait « concilier au moins mal la créativité et l'objectivité » et que, pour ce faire, Didier Anzieu prit appui sur le travail inventif et savant fourni par le séminaire qu'il anima dans ce sens durant deux ans (de 1970 à 1972), on a le sentiment que l'accent porté, dans la dernière reprise du livre en 1988, sur l'entrelacs des processus créateurs d'un auteur et de son interprète se continue dans l'affranchissement qui domine *Beckett et le psychanalyste*.

A cet affranchissement, on peut donner le nom de soliloque, qui est la forme beckettienne par excellence, celle en particulier de la trilogie *Molloy, Malone meurt, L'Innommable*, mais aussi bien le soliloque assumé de Didier Anzieu, chaque matin à l'aube, tandis que prend corps, dans ce «jeu de la bobine» qu'est l'écriture coupée par la nuit amie, la sorte de journal en quoi consiste ce livre passionné. Soliloque et batailles intérieures, soliloque où l'auto-analyse de ce narrateur-ci est entraînée par l'œuvre de ce narrateur-là dont le premier nous dit justement qu'il s'agit de l'auto-analyse du second. «J'invente, écrit Didier Anzieu, les notes que Bion n'a pas prises.» Il invente le Beckett de l'interruption de l'analyse, de la grande crise de 1946, de la vision sur la jetée de Dublin. Il invente la guérison par l'écriture. Il invente la catastrophe frôlée. Il invente «le chaos de haine et de confusion», et «le retournement de la carapace en chair», et «le système du penser négatif généralisé», projetés sur la psychanalyse, repris ardemment dans la mise à nu des «cantilènes du Moi», dans l'effort de «Je» pour dire un mot, un petit mot, qui ne soit pas charabia. «Narrateur fictif, psychanalyste fictif, auto-analyse fictive.» Mais une voix, la création d'une voix qui dit la vanté de tous ces Moi, qui interpelle le lecteur parla «diction de vérité» de soi à soi. La création d'une voix «qui se tient compagnie». C'est cette voix qui a saisi Didier Anzieu, le psychanalyste, cette voix qui, dans *L'Innommable*, «parle une seule et même séance interminable». Il invente les notes sur Bion que Beckett n'a pas écrites, mais la voix, sa fêlure, son sursis, sa mobilité, il ne l'a pas inventée. «Pourquoi ai-je été si sensible, que dis-je, si émue, en l'imaginant affronté à la catastrophe ? Quelle part de moi s'est-elle identifiée à Beckett ? Quelle catastrophe ai-je frôlée moi-même dans mon enfance ? Avec quelles catastrophes n'ai-je cessé de jouer, les provoquant pour, au dernier moment, en triompher.» Catastrophe créatrice. De l'audace de Didier Anzieu, celle qui consistait à faire parler Beckett tant et de cette manière, je crois que

j'ai eu, ensuite, peur. Peur de l'excès qu'il y avait à le faire parler justement, à nommer ce qui était une adresse non pas secrète mais désadressée, à donner sens à celle-ci alors que le dénuement du sens était précisément ce qui avait porté Beckett dans la voie qui devint la sienne. De cette peur inavouée, je conserve le clair souvenir car elle s'est traduite dans la discussion qui eut lieu lors du débat que nous avons proposé, Blandine Foliot-Paquet, Roland Lazarovici et moi-même, à l'auteur de *Beckett et le psychanalyste* en mars 1993. Sans doute est-ce la raison pour laquelle, aspirant à rendre hommage à cet homme, il me faut aujourd'hui revenir à ce livre. Ce jour-là, je me souviens avoir demandé à Didier Anzieu comment il pouvait soutenir la perspective d'une sorte de théologie négative - terme employé par lui - dans la conception de l'être selon Beckett, comment il pouvait souligner « l'absence essentielle » au cœur de ces textes et, dans le même temps, proposer une interprétation dominée par l'activité prédicative : que Knott soit non seulement l'analyste mais Bion, que Pim le soit aussi, et Watt le patient Beckett, et Mercier et Carnier, avec leur impossible rendez-vous, le récit parodique de cette analyse, cela n'allait-il pas profondément à l'encontre de l'essentiel chez Beckett ? Ou bien encore faire de *En attendant Godot* « une figuration spatialisée de la psyché » (le moi faible figuré par le couple de clochards, le surmoi cruel par Pozzo/Lucky, l'idéal du moi, « nécessité illusoire », par Godot), n'était-ce pas rapatrier Beckett sur le territoire de la signification qu'il avait voulu quitter afin que la langue, sa tromperie, son enchantement perfide, fasse soudain place à une forme de dépouillement qui donnerait à chaque mot son étrange poids ? Que devenait cet exil, que devenait la sorte d'acte d'inconnaissance qui ordonne aboutissement et origine de cette œuvre ? Est-ce que ce n'était pas faire la part belle à la fable autobiographique et ses secours ? Le récit du désastre personnel de Beckett ne faisait-il pas écran à la défaite du récit lui-même, à sa chute, à l'effondrement contemporain de l'héroïsme en littérature ?

« Godot est invisible; il ne parle pas, il est celui dont les autres parlent; plutôt il est celui dont l'absence fait parler les autres intarissablement. » Cette loi commune de l'humanité, qu'elle n'en finit pas de parler, Didier Anzieu l'avait admise et s'y était soumis à sa manière propre : la manière de « cet auteur-ci, cet auteur-là », cet auteur-là faisant intarissablement écrire cet auteur-ci, ce dont témoignent les sept post-scriptum et la fin « indéfinitive ». « La lecture recommence. L'auto-analyse recommence. » Entre soliloque et récit de récit, Didier Anzieu nous reparla donc ce soir-là de la fiction de fiction, de l'auto-analyse, de ses reprises infinies - différence déterminante, disait-il, entre l'histoire et le récit

et il n'avait pas écrit une « histoire » de Beckett. Et il nous dit comment la perte de l'illusion supposait l'acceptation, au plus profond, de l'illusion et comment la négation de vie ne s'abordait, pas à pas, que dans l'irréalité d'une narration, dans « le débat d'une voix avec son dire ». Je me suis peu à peu approprié cette interprétation de Beckett en lisant « *Comment c'est* » que je n'avais jusqu'alors jamais lu et auquel l'hypothèse de Didier Anzieu donnait une incroyable clarté. « En quelle affection consiste la lecture ? »

Affection par la résonance, affects de résonances. La décision est ferme: parlant du minimum de l'être, l'écriture n'est pourtant pas condamnée à l'écriture du désastre et à son minimalisme. Trop d'élan, trop de vitalité, trop de rire, trop d'esprit borgésien, voilà ce dont témoigne l'inventivité de Didier Anzieu. Le saisissement et l'émotion renouvelés le portaient ailleurs que vers la révérence pour ce qui était accueilli comme mise en pièces des faux-semblants du sens, comme assumption du deuil de toute réconciliation par le récit, Rire de la tragédie, et, avec ce rire, créer, créer encore. Ne pas faire du silence l'étendard d'une authenticité inaccessible. Car de l'authenticité, il n'y a que fiction : fiction biographique et autobiographique, fiction vraie du plus étranger en soi (Pim, l'étranger, sa langue étrangère, peut-être un oriental). Rien que la fiction, donc, et son sérieux pour atteindre le noyau précaire de nos vérités précaires.

Ce n'est qu'après-coup que j'ai saisi combien ce que Didier Anzieu nommait l'ouverture du récit n'était pas un vain mot pour lui. Cette ouverture, assurée par la voix qui s'élève dans l'instant, est la continuation même, humaine succession de paroles en échos, chaque récitant dévoilant, à son tour et à sa manière, la mémoire vive. Beckett: lecteur de Joyce. Joyce : lecteur de Homère. Freud : lecteur des Grecs. Didier Anzieu : interlocuteur déterminé de l'« Édipe sans complexe » de Jean-Pierre Vernant. « La bouche parle comme elle respire. » Dans l'univers inépuisable des voix et de leur antagonisme, l'émetteur est incertain, le destinataire aussi. La voix du récitant est mythique quand elle se fait écho des échos. Car les voix se conservent lorsque le souffle a disparu; et les récits continuent, croyant suspendre le cours de l'histoire.

« Quand j'évoquerai l'impossibilité de communiquer intriquée dans l'impossibilité de ne pas communiquer, que ce soit à l'exemple de ce grand corps sec, emprisonnant une âme écorchée vive : avec dignité, avec retenue, avec une écriture dépouillée, avec concentration » (*Beckett et le psychanalyste*, 21 octobre 1990). Après la mort de Didier Anzieu, avec lui, avec ce qu'il nous lègue, on aimera continuer.

L'enfant et l'adolescent devant Didier Anzieu

Jean-Louis Lang

Je n'ai point été parmi ses intimes et ne suis donc guère en position d'évoquer avec le tact, la justesse et la ferveur qui s'imposent l'homme, le collègue, le savant que fut Didier. Mais, de son œuvre considérable, je ne voudrais pas qu'on omette ou néglige ou même estompe une partie sans doute moins connue et pourtant importante : celle qui concerne les enfants et les adolescents.

C'est d'ailleurs à leur propos, au début des années 50 et alors que j'organisais un stage de perfectionnement de psychiatrie infantile que, en requérant son concours, j'eus l'occasion de le rencontrer pour la première fois.

Anzieu avait travaillé avec André Berge au CMPP Claude Bernard à Paris où il s'initiera au psychodrame pour enfants avant d'en poursuivre la pratique au centre de Strasbourg créé par Juliette Favez-Boutonier, à qui il avait succédé. Tout le monde a lu *«Le Psychodrame analytique chez l'enfant et l'adolescent»* premier ouvrage en français (1956), après la thèse de Gravel, à nous doter d'une vue d'ensemble et exhaustive sur la question.

De même chacun connu bien ses travaux sur les premiers liens libidinaux de l'enfant : *«Le Moi-Peau»*, bien sûr, mais aussi

«L'enveloppe sonore du moi», *«Les stimulations maternelles précoces»*, *«Le cadre et les enveloppes psychiques en psychanalyse de l'enfant»*... etc. L'on est moins informé d'autres aspects de sa réflexion et sa pratique : par exemple sur la violence à l'adolescence, la construction en analyse d'enfants, ou encore sur l'inadaptation scolaire et sociale, sur la psychanalyse d'une institution pour enfants psychotiques...

C'est à lui que fut confiée avec Pierre Mâle la tâche d'argumenter le «Symposium Psychanalytique sur l'Adolescent» lors du premier Congrès Européen de Pédo-psychiatrie (Paris, 1960). Je rappelle aussi qu'il contribua à faire connaître chez nous Melanie Klein, et que par sa présence active et son enseignement, aux côtés de son épouse Annie, il participa à la formation en psychopathologie et psychanalyse infantiles de nombreux étudiants dont certains devaient par la suite s'orienter vers la pratique de la psychanalyse avec l'enfant.

Pour toutes ces raisons, il fut - ce que l'on ignore habituellement - l'un des Présidents de notre «Société Française de Psychiatrie de l'Enfant et de l'Adolescent» (alors : Groupement Français de Psychopathologie Infantile), hommage à son action et à son œuvre. en faveur de l'enfance - hommage qu'il me revient aujourd'hui de renouveler avec gratitude et émotion.

Présence de Didier Anzieu

Jacques Le Dem

La présence est liée à une rencontre : avec une œuvre, avec un homme, avec le corps de l'œuvre, Ma rencontre avec Anzieu a été marquante et singulière.

Je n'étais pas de ses familiers et il n'a été ni mon analyste, ni l'un de mes superviseurs. Aussi bien la peine et l'émotion que j'ai éprouvées à l'annonce de sa disparition n'étaient pas seulement liées à l'admiration que je peux lui porter, car je ne suis pas même un grand connaisseur de son œuvre. Simplement, j'aime vraiment de temps en temps relire ou découvrir un chapitre de l'un de ses livres : récemment c'était *Psychanalyse et langage* et un commentaire sur un rêve de Freud dans *L'autoanalyse*. Mais ce peut être aussi quelques pages du «Beckett» ou ce texte déjà ancien sur la *Presqu'île* de Julien Gracq, ces pages sur la dépression et la solitude quand l'être aimé n'est pas au rendez-vous.

En réalité l'attachement que je portais à Didier Anzieu et qui est toujours resté distancé, voire parfois maladroit de ma part dans son expression, lorsque je le rencontrais, était encore lié à autre chose et cette chose-là pouvait subitement me le rendre très proche. Avec Annie Anzieu, ils m'avaient accueilli dans leur séminaire qui jouait le rôle du groupe d'accueil des nouveaux «élèves», car la «classe» n'existait pas encore ou n'existait plus, je ne sais pas. Nous avons donc été quelques-uns à nous rendre tous les quinze jours rue Laromiguière et là, j'ai eu l'impression que je connaissais Anzieu depuis toujours ; c'était vraiment la meilleure des «classes» que j'ai connues. Bien sûr il y avait dans ceci quelque chose de mon histoire. Nous avons généralement l'un après l'autre une présentation à faire. Anzieu n'était pas dogmatique. Il était didactique au meilleur sens du terme, avec clarté et simplicité, Les mots de la théorie étaient toujours des mots vivants illustrés par un fragment de cure ou une anecdote, parfois assortie d'une touche d'humour. Nous avons étudié avec lui le concept du moi-peau qu'il venait d'écrire. Loin d'en faire l'élément intouchable d'un corpus scientifique figé, Anzieu reconnaissait que c'était d'abord pour lui un moyen de se représenter l'appareil psychique, son fonctionnement et plus encore peut-être son développement ; en somme, une métaphore très utile.

Une année, après la dernière «séance», nous étions tous allés dîner dans un restaurant en bordure d'un grand parc, le parc Monceau, je crois. C'était une maison en bois, pleine de charme comme on en découvre dans les Contes. Les femmes portaient des robes d'été légères, comme était léger, ce jour-là, l'air du temps. À la fin du

repas qui avait été animé et joyeux, Didier Anzieu avait sorti de l'une de ses poches un papier un peu froissé, et nous avait lu la nouvelle version du mythe d'Echo qu'il venait d'écrire. Les apparitions sonores de la nymphe avaient redoublé nos rires et ravivé notre plaisir d'être ensemble.

Aujourd'hui, pour moi, c'est le nom de Bion qui fait écho à celui d'Anzieu, et pas seulement à cause de l'analyse de Beckett mais encore parce que Bion conseillait aux analystes qu'il avait en supervision de ne pas tenir compte de sa «grille» si celle-ci ne leur convenait pas : elle était pour lui aussi un procédé, qu'il avait voulu mathématique, pour tenter de rendre compte de ce qui se passait dans la cure.

Anzieu avait encore en commun avec Bion son intérêt pour les groupes. Comme lui, avant de théoriser ses principaux concepts dans ce domaine, et en compagnie entre autres de René Kaës, d'André Missenard et de René Gelly, il avait eu une activité soignante importante auprès de militaires français rentrant de la guerre d'Algérie dans les conditions particulières que l'on sait. L'auteur de *l'Illusion groupale* était là dans le droit fil de l'intérêt toujours manifesté par Freud et les psychanalystes pour les névroses de guerre, qui ici avaient pris une coloration clinique particulière avec une prépondérance des éléments dépressifs et persécutifs.

J'ai revu Didier Anzieu après sa mort. C'était dans le collège de mon enfance dans cette classe que l'on appelait alors "«les humanités*». Anzieu occupait la chaire de mon professeur de français-latin-grec. Ce professeur était un être singulier : originaire du Golfe du Morbihan, la patrie de Lesage, c'était un spécialiste des Contes de La Fontaine auxquels il consacrait une thèse de Lettres, (des *Contes* à rebours des *Fables*, mais dont il s'était bien gardé, lui, de nous révéler le contenu inconvenant) ; et c'était en même temps un grand admirateur de Pascal, dont il possédait le masque mortuaire qu'il exposait pendant son cours. Dans le rêve, en face et tout près de la petite chaire noire avec son escabeau à trois marches, nous étions quelques-uns à écouter. Anzieu, le professeur, disait qu'il allait bientôt mourir. Il était serein. Il allait rejoindre les Sages : Pascal, Freud bien sûr et Platon. Pourquoi Platon ? Je ne sais pas. Peut-être à cause des Grecs et de la mythologie ; peut-être tout simplement à cause du *Banquet*, à cause de cette histoire entre Socrate, Alcibiade et Agathon, et de ce qui s'est dit là du transfert de l'amour.

Les Nunes

Patrick Merot

Le texte qui suit n'est pas un témoignage direct sur Didier Anzieu mais une manière de dire, pour quelqu'un qui l'a peu connu, combien ce qu'il a inventé a pu mettre en travail des représentations. C'est aussi s'inspirer de sa liberté de pensée, et d'écriture, pour lui rendre hommage.

J'avais traversé le désert de Lout, le Koh-I-Baba, l'Hindu Kuch et longtemps erré sur les sommets du Karakoram. Lorsque je réussis à atteindre les hauts plateaux montagneux du pays des Nunes, je sus que j'étais parvenu au terme de mon voyage.

Cela faisait maintenant bientôt trois ans que je vivais dans la cité ignorée des hommes. Parce que j'étais arrivé seul, les mains nues, j'avais été accepté par ce peuple mystérieux. Pourtant, dans quelques jours, je devrai quitter la ville. Jamais aucun étranger n'était resté plus longtemps.

Dans la petite pièce où j'étais installé et dont les murs au blanc un peu poudreux renvoyaient la lumière dure des hautes altitudes, je voyais les toits de la cité. Au milieu, le dôme du temple consacré au panthéon local. Plus loin encore, la montagne, couverte d'une herbe pâle, brûlée par la neige et le soleil d'hiver.

Avec mes découvertes j'avais couvert de notes dix cahiers qui commençaient à ressembler à un dossier d'ethnologue plutôt qu'à un livre de route. Ce jour là, j'écoutais les récits d'une femme venue me parler, après que l'assemblée des sages eut jugé que le temps était venu pour moi de connaître certains secrets.

Elle me racontait que, lorsqu'une femme est enceinte, dans les derniers mois de la grossesse apparaît, sur sa peau, au niveau de la paroi abdominale, une sorte de petit liseré rouge qui vient cerner, en surface, l'espace utérin. Dans les semaines qui suivent, cette trace s'accroît et témoigne d'un processus d'invagination de la peau, qui ne fera que s'accroître durant les derniers mois. Le fœtus, protégé par toutes ses enveloppes reste absolument collé au ventre maternel, pourtant au fil des semaines une sorte de feuillet vient l'en séparer par un espace virtuel. Quelques jours avant la naissance, le processus d'invagination s'est développé jusqu'à cerner le cordon

ombilical qui sera bientôt littéralement étranglé.

L'accouchement se fait par simple détachement. La femme est avertie de l'imminence du moment par quelque signe intuitif. Elle s'allonge. Une sorte d'ondulation parcourt le ventre, et ce qui faisait corps avec elle se détache. Le sillon qui s'était creusé s'ouvre. L'enveloppe de peau dans laquelle se trouve l'enfant se sépare de la mère.

Merveilleuse précision des mécanismes tissulaires qui assurent ainsi cette sorte de scissiparité abdominale, la séparation du fœtus et le retour à l'intégrité du corps maternel. Pendant quelques instants on observe une sorte de sac souple dans lequel on devine les gestes du fœtus. Bientôt cette peau est déchirée, l'enfant apparaît et la mère s'en empare aussitôt.

L'affaire n'est pas absolument sans risque, me disait mon informatrice. Il ne faut pas que cette délivrance dure trop longtemps car le placenta n'apporte plus de sang maternel. Qui veut sauver sa peau doit commencer par la perdre. Si le fœtus ne réussit pas à rompre le sac qui l'enserme, il faut que quelqu'un s'emploie à lui trouer la peau : ce sera la mère elle-même, ou le père, car la sage femme est inconnue dans ce pays. Sans cette aide, c'est la mort par étouffement : l'enveloppe maternelle devient linceul.

La mère, à chaque naissance fait donc peau neuve : pendant quelques semaines cet épiderme nouveau qui n'a jamais été en contact avec l'air reste fragile, mais certains onguents font merveille. Aussi, les femmes qui ont eues de nombreuses grossesses ont-elle un ventre de jeune fille. On voit des femmes qui à partir d'un certain âge veulent avoir des enfants dans le seul but de changer de peau.

Depuis le début de cet échange quelque chose de singulier se produisait : je comprenais chaque mot, chaque inflexion de voix, mieux que je n'avais jamais compris aucun de mes interlocuteurs. Cette femme s'exprimait avec des mots simples et pourtant je pénétrais immédiatement ses remarques comme si elle me parlait avec la langue la plus précise et la plus savante.

En l'écoutant je pensais combien il serait passionnant d'étudier les conséquences de mode d'accouchement sur l'imaginaire de l'homme. Les peuples qui viennent au monde sans franchir le sexe maternel ont-ils de l'être féminin une image différente ? Une naissance sans souffrance annonce-t-elle une existence sans angoisse ?

C'est alors qu'il se passa quelque chose d'inattendu. Elle se leva et ébaucha un mouvement pour me montrer, à l'appui de ses dires, son propre corps.

Craignait-elle que je mette en doute ce qu'elle m'avait raconté ? Avais-je manifesté une mimique d'incrédulité ou avait-elle deviné ma curiosité ? Plus simplement, sans doute, agissait-elle avec la simplicité et l'absence de toute inhibition qui sont naturelles à ce peuple. J'aurais voulu l'arrêter, par discrétion. Je savais que sous sa longue tunique elle était nue, puisque tels sont les usages dans le pays. Puis, je me ravisai, réalisant que je cherchais à protéger ma pudeur et non la sienne. Le regard que je lèverais sur elle serait scientifique.

Toutes ces pensées n'avaient duré qu'un instant. Elle poursuivait son geste, se saisissait du bas de sa tunique et la relevait.

Les choses alors basculèrent. J'attendais un ventre de jeune fille, doucement modelé autour du creux de l'ombilic : un ventre un peu

blanc, sans doute - les femmes du pays de Nunes ne s'exposent pas au soleil - et entraîné aux courses dans les sentiers. Elle découvrit pour moi une forme que j'eus du mal à identifier, mais innommable, mais terrifiante. Une vulve démesurée tranchait de haut en bas l'abdomen. Les grandes lèvres étaient là comme les chairs retournées d'un immense sillon. La paroi abdominale semblait tuméfiée, les chairs étaient turgescents : image confondues des corps dépecés de Soutine et de Francis Bacon. Une idée m'envahit et m'obsédait alors : il fallait que je lui dise ce que je voyais ; il fallait que je prévienne cette femme. Ce qu'elle m'avait raconté - l'image qu'elle avait de son corps - n'avait rien à voir avec la réalité. J'étais un témoin effondré et incrédule mais je ressentais comme un devoir de lui dire la vérité.

Je voulais parler et aucun son ne sortait de ma bouche. Je faisais un effort démesuré pour expulser ce qui faisait là obstacle à la parole et l'obstacle semblait grandir encore. Une inquiétude terrible montait en moi, devint vertigineuse et soudain m'arracha au sommeil.

J'allumai la petite lampe posée sur la table de nuit. Le rond de lumière illumina la couverture rouge d'un livre : un homme à la peau blafarde se faisait écorcher vif par cinq bourreaux impassibles. Sous l'illustration, le titre du livre: le *Moi-peau*.

Anzieu, puis Didier

J.-B. Pontalis

Hiver 1941-1942 (y eut-il un printemps cette année-là ?). Lycée Henri-IV Hypokhagne. Tous ou presque des prix d'excellence. La concurrence est rude. Et voici qu'accoutumé à être premier en histoire, en grec, en philosophie dans le lycée d'où l'on vient, on se retrouve ici dixième, vingtième, sans comprendre ce qui nous arrive. Le Panthéon, l'Hôtel des Grands hommes sont nos voisins.

Le sérieux règne. Je m'y fais mal. Nous sommes supposés « briller » et je tiens dans l'ensemble, ayant connu Sartre, nos professeurs pour ternes, conformistes. À dix heures un garçon de salle distribue des biscuits vitaminés. Nous avons faim, froid. Les versions, les disserts, les fiches sont notre nourriture principale. Elles ne réchauffent pas le cœur.

Anzieu reçoit de sa province des colis. Il est interne. Comme tous les internes, il est revêtu d'une blouse grise. Je suis parisien, demi-pensionnaire. Au réfectoire, nous crions tous ensemble, ne faisant alors qu'un (illusion groupale) : « Où met-on l'économe ? » La réponse est facile : « Dans la... ». La France y est aussi.

Laplanche est notre condisciple. On l'appelle Tabula (pédantisme goguenard, amical des Khâgneux). Il est aussi sombre qu'Anzieu est boute-en-train. Il n'a pas fait de grec auparavant et, en ce temps-là, le grec est une matière obligatoire. Dès le second trimestre, il compose avec les autres, il est dans les premiers.

Ils travaillent, ils « chiadent », ces deux-là. Moi pas. Je lis par goût, par provocation, des auteurs qui ne sont pas au programme. Mes notes sont vite médiocres. J'affecte de m'en moquer et même d'en être fier.

Michel Cournot est mon meilleur ami. Il ressemble à Rimbaud et me fait lire Mallarmé. Nous allons écouter Valéry au Collège de France. Je fréquente beaucoup les cinémas (l'Occupation, grande période pour les films français). Je suis un habitué du Studio des Ursulines. J'exècre le maréchal Pétain.

Les internes forment un monde à part : leurs chansons paillardes, leurs rites, leur propre hiérarchie : du bizuth au bikhâ. Ils sont venus de leur province natale au lycée pour travailler, intégrer la rue d'Ulm. J'imagine qu'ils ne pensent qu'à ça. J'ai

idée qu'ils se lavent encore moins que nous. Je n'ai guère d'affinité avec eux. Ce n'est pas que je les méprise, j'ai tendance à les ignorer - un rien de snobisme intellectuel peut-être.

Entre Anzieu et moi, il y a quoi ? à peine un an de différence, assez pour en faire un aîné. Le fait est qu'il sera agrégé de philo un peu avant moi, sur le divan de Lacan aussi, membre de la Société Française de Psychanalyse puis de l'APF également. Je ne crois pas avoir jamais vu en lui un rival (allez savoir !). Je n'ai toujours eu que du plaisir à reconnaître ce que je lui devais : c'est par lui que je suis venu, dans les années cinquante, au psychodrame à Claude-Bernard, puis à la dynamique de groupe via CEFFRAP. Sans que nous ayons jamais été intimes, nos parcours furent proches. Proches mais différents. Devenus tous deux psychanalystes et tous deux membres de la même Association, nos façons de penser, de dire, d'écrire sont dissemblables. Mais, ce qui se fait rare dans la profession, nous lisons mutuellement nos livres. Nos intérêts à tous deux sont multiples et nous avons l'un et l'autre un faible (que nous n'appellerions pas un faible) pour la littérature. Nous avons tous deux dit adieu à Lacan, même si ce n'est sans doute pas pour les mêmes motifs. Rupture pour lui, séparation en ce qui me concerne.

Anzieu a fait une carrière universitaire exemplaire. Je me suis tenu à l'écart de l'Université. Il a, plus d'une fois, avec une discrète insistance dont je lui sais gré, tenté de m'amener de ce côté-là. Mais non, je sentais que ce n'était pas ma tasse de thé. Quand j'ai fondé, il y a plus de vingt ans, la *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, il était là, bien sûr. Il y est toujours : précis, efficace, ouvert. Anzieu - non, maintenant, je l'appellerai Didier - ne baratine pas, ne se fait pas valoir. N'ayant jamais été inféodé à quiconque, il ignore les manœuvres de clan, ne cherche pas de disciples.

Humour (pas d'ironie) et sérieux font chez lui un unique alliage. J'envie son art de tenir des propos clairs sur les zones les plus obscures. J'apprécie qu'il sache être freudien sans être freudologue, qu'il ait consacré des années à s'approcher au plus près de Freud, entrelaçant l'homme et son œuvre, sans sacraliser le Fondateur.

Je me suis toujours demandé comment Didier s'y prenait pour mener, et avec une égale efficacité, tant d'activités de front : ses cours à Nanterre, ses directions de thèses, son séminaire dans le cadre de l'APF, articles, préfaces, livres (quelle impressionnante bibliographie D, conférences en France, à l'étranger, analyses, thérapies, entretiens avec les candidats analystes et, naguère, le CEFFRAP, les tests projectifs - quoi d'autre encore ? J'en oublie sûrement. Et tout cela sans jamais se dire débordé - le «contenant» est d'excellente qualité - mais en étant disponible pour les collègues, pour les amis et pour les siens, à commencer par Annie, sa compagne depuis toujours et, je crois bien, son interlocutrice préférée et sans complaisance.

Pour tout cela, oui, Didier, chapeau. Mais ce que j'admire le plus en toi (permets-moi de m'adresser maintenant à toi directement), c'est encore autre chose. Ce que je salue avec respect, avec affection, ce qui me touche le plus, c'est ce que tu es devenu. Nous savons, par nos cures, par nous-mêmes, qu'il n'y a rien de plus difficile que de changer. Le temps, son épreuve et les épreuves qu'il nous fait traverser - les illusions perdues, les échecs, les morts - n'y suffisent pas. Et, les années passant, nous le constatons aussi, c'est le plus souvent dans l'accentuation de leurs travers, le renforcement de leurs défenses, le rétrécissement de leurs limites, que les hommes changent. Tu me l'accorderas, le «moi-peau», avec l'âge, se fait plus volontiers carapace qu'interface imperméable à ce qui vient tant du dedans que du dehors. Il est révolu, le temps des identifications fécondes, des amours qui portent hors de soi, des rencontres avec l'étranger. Celui aussi des ambitions et des combats,

Tu contredis ce mouvement d'involution qui nous menace tous. On dirait qu'atteint depuis quelques années dans ton corps tu n'as jamais été aussi psychiquement actif, animé par une énergie aussi concentrée, aussi capable d'assurer, dirions-nous en bons freudiens, un va-et-vient incessant entre processus primaires et secondaires, ou entre affects et représentations, entre corps et langage. Ton Beckett est beaucoup plus qu'un grand livre : drôle, pathétique sans pathos, inventif dans sa composition entrelaçant le lecteur que tu es, celui que nous sommes et l'auteur. C'est un livre fou mais pas de fou, maîtrisé et savant au contraire, où tu te

risques à chaque pas, un peu comédien, jamais martyr. Les questions taraudantes que posait devant nous Lacan «Qui me parle ?» et «*Che vuoi ?*» - tu te souviens ? - sont là actives, au présent, au corps à corps.

Tout peut donc arriver, pour peu qu'on y mette du sien : un khâgneux à blouse grise, un professeur émérite (je prends là le mot dans son sens usuel et non administratif), un chercheur accompli, un psychanalyste rigoureux mais non copie conforme pourrait donc aussi accueillir en lui l'être pulsionnel, imaginaire, passionné ? Oui, ça existe : la preuve.

Merci, Didier, de nous donner à croire que ce que tu aimes appeler le «processus créateur - celui que tu as mis au jour chez Freud, chez Beckett, chez Bacon, chez tant d'autres, anonymes - est comme l'analyse, sans fin, mais non sans effets. Ces effets, nous les percevons aussi en nous en te lisant, en t'écoutant. Allons, côté résultats du processus créateur, tu as de quoi être fier. Et chacun de ceux qui ont la chance de t'avoir rencontré ou comme moi de t'avoir accompagné de loin, de près, en accord, en désaccord, peuvent t'être reconnaissant.

Post-scriptum

Ces quelques pages qui retracent cursivement l'histoire d'un long compagnonnage ont été écrites à l'occasion d'un hommage rendu à Didier Anzieu par ses amis et ses collègues (*Les voies de la psyché*, textes réunis par R. Kaës, Dunod, 1994).

En fait cela constitue beaucoup plus qu'un hommage - ce dont, j'imagine, Didier n'avait cure -, ce fut un vrai livre de réflexion sur une œuvre à la fois extraordinairement diverse et une, poursuivie pendant cinquante ans : une œuvre en mouvement allant des pensées intransigeantes de Pascal, aux corps tordus, désaccordés de Francis Bacon.

Si je me permets de republier pour Documents & Débats ce texte tel quel, c'est que je m'y adressais directement à Didier, à Didier vivant. Vivant, il l'est toujours en moi, mais il ne peut plus me répondre. C'est aussi cela la mort : on peut penser au disparu, on peut lui parler, il vient nous visiter dans nos rêves mais, lui, reste muet.

Je pense à Didier Anzieu

Guy Rosolato

Le mercredi 24 novembre dernier j'avais été voir le spectacle *Aimée*. De nombreuses questions se profilait et devenaient instantes à l'écoute du texte. J'étais interloqué et l'envie me prit de téléphoner à Anzieu pour lui demander ce qu'il en pensait et ce qu'il aurait pu m'apprendre de ces épisodes anciens, à condition, bien sûr, que cela ne lui déplaise ni ne le fatigue. C'est alors que je reçus l'annonce de sa mort. Nous ne devons plus nous revoir.

La cérémonie au cimetière Montparnasse, lieu qui a marqué mes deuils parentaux, fut émouvante à travers l'affection et le respect que manifestèrent les parents, les amis et les collègues qui prirent la parole, dans la spontanéité de leurs convergences.

À partir de ces moments d'affliction je me mis à penser au passé et à nos trajets parallèles, depuis le divan lacanien, différents, mais soutenus en moi par un profond accord et une sympathie sans faille.

Le parcours professoral d'Anzieu l'avait conduit à créer et assumer un enseignement universitaire de la psychologie et de la psychanalyse. Il était parmi les quelques rares normaliens ayant fait carrière dans notre discipline.

Pour ma part, ma formation s'était poursuivie à Sainte-Anne, lors de mon internat et de mon clinicat, et dans des maisons de santé privées, donc à partir d'une expérience psychiatrique.

Et nous nous sommes d'abord rencontrés dans la Société Française de Psychanalyse, au cours des années cinquante, puis, après la deuxième scission, je l'ai retrouvé quand j'ai rejoint l'Association Psychanalytique de France.

Au cours des années Anzieu a travaillé sans relâche à une œuvre qui lui a acquis une réputation non seulement en France mais aussi à l'étranger où il a reçu des titres et des prix prestigieux.

Et je dois dire que mon admiration portait d'abord sur la précision de ses travaux, par exemple avec *L'auto-analyse de Freud*, mais aussi, et surtout, concernait l'originalité de ses recherches. Il savait établir des ponts, explorer des champs voisins de la psychanalyse, que ce soit avec le Rorschach, pour des

données cliniques et diagnostiques, ou avec les thérapies de groupe et le psychodrame, mettant en relief «l'illusion groupale». Sa formation philosophique, ses relations avec les meilleurs enseignants de son temps, devaient activer sa réflexion, lui permettant d'avoir une pensée personnelle, originale, ce que j'estimais le plus en lui. Car il ne se cantonnait pas, selon un usage courant, dans un commentaire illimité des textes freudiens ; ses observations et sa réflexion théorique l'amenaient à bâtir des concepts qui rendaient compte de ses observations. Ainsi, comme le montre très bien Catherine Chabert dans son livre précis et clair sur Didier Anzieu, se sont dégagés progressivement le «transfert paradoxal» dans son rapport à la réaction thérapeutique négative, et «l'analyse transitionnelle» qui répond à la nécessité de règles variées et plus souples pour certains cas. Mais surtout ses développements sur le *Moi-peau*, avec tout ce qu'ils impliquent de réflexion sur le corps, sur les sensations cutanées, sur les relations par la peau et ses différentes fonctions dont celle de contenant, la question de l'interdit du toucher, ont démontré les dons théorico-cliniques d'Anzieu et assuré sa réputation internationale.

Mais je dois ajouter que j'ai été particulièrement sensible à ses prises de position à l'égard du signifiant, après un examen attentif de la question. Loin de s'en tenir à une prohibition systématique des apports de Lacan, il a eu cette liberté de montrer que l'usage du signifiant répondait à ce qu'il y avait de plus spécifiquement freudien, et psychanalytique, concernant l'inconscient, les représentations de choses et de mots, et l'importance spatiale et sensible du corps. Par là le signifiant «formel», tel qu'il l'avait nommé, s'instaurait dans un champ proprement psychanalytique distinct de ce que les linguistes décrivaient.

J'avoue que ce domaine de rencontre sur le signifiant non verbal, entre son signifiant formel, dont il explorait les rapports avec le *Moi-peau*, et ce que j'avais décrit comme signifiant «de démarcation», avait particulièrement acquis mon adhésion. Il y avait là des concordances dans nos recherches qui donnaient à celles-ci une place majeure dans la psychanalyse active et vivante en France.

Mais ce que j'admirais chez Anzieu, outre la compétence de ses travaux théoriques et cliniques, c'est l'intérêt qu'il portait en même temps à ce que j'ai appelé la psychanalyse exploratrice. Sans s'abandonner du tout à des effets littéraires dans son écriture technique, à l'inverse d'un courant qui a fait florès dans nos milieux, il savait s'adonner à une réflexion, que je dirais passionnée, sur certaines personnalités des lettres et des arts. Déjà au début de sa carrière il avait consacré un travail universitaire à Pascal. Et il se trouve que ses autres choix, Samuel Beckett et Francis Bacon, me paraissaient tout à fait judicieux et séduisants, sans doute parce qu'ils correspondaient à mes goûts, ce qui, à nouveau, venait entretenir ma curiosité et mon intérêt pour ses travaux et leur qualité.

Mais il aimait aussi écrire en dehors de la psychanalyse, et sans confusion de champs, des textes inventifs pleins d'un humour qui lui était propre. J'ai retrouvé dans ma bibliothèque les *Contes à rebours*, pétillants d'esprit, une pièce de théâtre, *Monsieur Couchou ou la Bifurcation*, et un petit volume semillant *Mon A.B.C. daire illustré* (par J. Hébert).

Le souvenir d'Anzieu reste donc pour moi marqué par la rigueur de son œuvre psychanalytique, informée et ouverte aux différents courants lui permettant des choix critiques, et par une fantaisie présente dans d'autres écrits ou dans ses propos familiers. Et notre long parcours commun dans nos associations m'a permis de toujours trouver en lui un accueil ouvert qui fait que je ne me souviens pas d'attitude hostile de sa part.

Je le respectais surtout pour son courage devant les vicissitudes de l'existence. Tout d'abord, à travers ce qu'on pouvait en savoir, et qui se prêtait à bien des conjectures, je songe aux liens avec ses parents, sa mère, pris dans cette relation singulière à Lacan. Et il me semble que celle-ci n'était pas nécessairement répréhensible ; il n'est pas impossible que cette première analyse ait pu lui apporter

par son étrangeté, une mise en place de sa créativité. Et j'ai appris, récemment, que cette situation n'a pas été la raison de sa séparation d'avec Lacan. Il n'en demeure pas moins que dans sa jeunesse existaient les événements relatifs à sa mère.

Mais son courage a été surtout mis à l'épreuve dans la dernière période de sa vie, pendant une quinzaine d'années, d'avoir à supporter les symptômes de sa maladie de Parkinson allant vers une constante aggravation. Malgré cette dépendance, il a su maintenir son activité scientifique, avec une vivacité intellectuelle qui était restée sans défaut, et son écoute analytique jusqu'à ses derniers jours.

Cette longue trajectoire de souffrance a été supportée grâce à l'appui attentif et affectueux d'Annie Anzieu qui était entrée dans leur accord de vie depuis la fin de leur adolescence. La joie venue de leurs deux enfants n'a pas été négligeable dans ce soutien.

Je songe à l'atmosphère aimable de nos rencontres, à des repas où ses troubles moteurs le gênaient de plus en plus, et où il maintenait une attitude sereine, jusqu'au jour où cela lui devint trop pénible.

Et je pense à lui comme à un compagnon de l'aventure psychanalytique issue de Lacan et où nous pûmes trouver chacun notre voie.

Je dirai enfin une coïncidence survenue quelques jours avant sa mort. Par hasard j'avais écouté une œuvre d'Igor Stravinsky dans un enregistrement ancien que je possédais. C'était les *Requiem canticles*: j'avais été saisi par la qualité et la profondeur de cette composition. Et j'avais imaginé qu'elle conviendrait singulièrement à une évocation ou à une cérémonie funèbre actuelle. Depuis lors je pense à Didier Anzieu avec une tristesse que rejoint celle de cette musique, mais aussi sa grandeur.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Présidente Evelyne SÉCHAUD
Vice-Présidents Françoise BRELET-FOULARD, Dominique MAUGENDRE
Secrétaire général Jean-Claude ARFOUILLLOUX
Secrétaire scientifique André BEETSCHEN
Trésorier Patrick MEROT
Président sortant Michel GRIBINSKI

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Secrétaire André BEETSCHEN
Daniel WIDLÖCHER,
Laurence APFELBAUM
Jacques ANDRÉ, Jean-Philippe DUBOIS, Corinne EHRENBURG

DOCUMENTS ET DÉBATS

Responsable Françoise BRELET-FOULARD
avec la collaboration de : Jean-Yves TAMET et Bernard de La GORGE

INSTITUT DE FORMATION

ANALYSTES EN EXERCICE À L'INSTITUT DE FORMATION
Annie ANZIEU, Jean-Claude ARFOUILLLOUX, André BEETSCHEN
Catherine CHABERT, Dominique CLERC-MAUGENDRE, Lucienne COUTY, Guy DARCOURT,
Roger DOREY, Bernard FAVAREL-GARRIGUES, Pierre FÉDIDA, François GANTHERET,
Edmundo GOMEZ-MANGO, Michel GRIBINSKI, Christiane GUILLEMET,
Didier HOUZEL, Laurence KAHN, Jean LAPLANCHE, Jean-Claude LAVIE,
Danielle MARGUERITAT, Dominique MAUGENDRE, Marie MOSCOVICI, Raoul MOURY,
Henri NORMAND, Aline PETITIER, Robert PUJOL, Jean-Claude ROLLAND,
Guy ROSOLATO, Evelyne SÉCHAUD, Hélène TRIVOUSS-WIDLÖCHER, Daniel WIDLÖCHER

COMITÉ DE FORMATION

Secrétaire Hélène TRIVOUSS-WIDLÖCHER
Annie ANZIEU, Pierre FÉDIDA, Edmundo GOMEZ-MANGO, Laurence KAHN, Dominique MAUGENDRE, Marie MOSCOVICI,
Raoul MOURY, Henri NORMAND, Hélène TRIVOUSS-WIDLÖCHER

COMITÉ DE L'ENSEIGNEMENT

Secrétaire Lucile DURRMEYER
Membre ex officio André BEETSCHEN, Evelyne SÉCHAUD
Membre représentant du Collège des titulaires Dominique CLERC-MAUGENDRE Catherine DOCHE, Philippe CASTETS,
Bernadette FERRERO, Sylvie de LATTRE

MEMBRE D'HONNEUR

Pr Jean-Louis LANG

100, rue de Rennes - 75006 Paris

01 45 48 08 03

MEMBRES TITULAIRES

Mme Annie ANZIEU	7 bis, rue Laromiguière - 75005 Paris	01 47 07 43 98
Dr Jean-Claude ARFOUILLOUX	85, avenue du Général Leclerc - 75014 Paris	01 43 22 87 72
Dr Claude BARROIS	39, boulevard de Port-Royal - 75013 Paris	01 43 37 72 96
Dr André BEETSCHEN	5, place Croix-Pâquet - 69001 Lyon	04 78 28 54 57
Pr Catherine CHABERT	76, rue Charlot - 75003 Paris	01 42 71 92 81
Mme Dominique CLERC-MAUGENDRE	82, boulevard Beaumarchais - 75011 Paris	01 43 55 04 25
Mme Lucienne COUTY	15, rue de l'Estrapade - 75005 Paris	01 43 26 02 75
Pr Guy DAR COURT	19, rue Rossini - 06000 Nice	04 93 82 12 59
Pr Roger DOREY	32, rue Marbeau - 75116 Paris	01 45 00 58 92
Dr Bernard FAVAREL-GARRIGUES	44, rue de Tivoli - 33000 Bordeaux	05 56 81 96 30
Pr Pierre FÉDIDA	3, rue du Regard - 75006 Paris	01 42 22 07 61
Pr François GANTHERET	91, rue de Seine - 75006 Paris	01 43 54 69 31
Dr Edmundo GOMEZ-MANGO	150, avenue du Maine - 75014 Paris	01 43 22 52 09
Dr Michel GRIBINSKI	14, rue Barbette - 75003 Paris	01 40 29 99 33
Dr Christiane GUILLEMET	15, rue Michel Ange - 75016 Paris	01 45 27 39 74
Pr Didier HOUZEL	6, rue de l'Académie - 14000 Caen	02 31 86 72 49
Mme Laurence KAHN	72, boulevard Richard Lenoir - 75011 Paris	01 47 00 51 70
Pr Jean LAPLANCHE	55, rue de Varenne - 75341 Paris cedex 07	01 45 48 37 54
Dr Jean-Claude LAVIE	22, avenue de l'Opéra - 75001 Paris	01 42 97 48 55
Dr Danielle MARGUERITAT	26, rue Erlanger - 75016 Paris	01 46 51 55 68
Dr Dominique MAUGENDRE	5, rue Alphonse Baudin - 75011 Paris	01 43 57 51 77
Mme Marie MOSCOVICI	32, avenue Carnot - 75017 Paris	01 42 27 16 32
Dr Raoul MOURY	27, boulevard Edgar Quinet - 75014 Paris	01 43 20 21 36
Dr Henri NORMAND	53, rue Huguerie - 33000 Bordeaux	05 56 44 06 64
Dr Aline PETITIER	118, rue de Vaugirard - 75006 Paris	01 45 49 32 64
M. J. : B. PONTALIS	34, rue du Bac - 75007 Paris	01 42 96 36 03
Dr Robert PUJOL	140, rue Edmond Rostand - 13008 Marseille	04 91 53 41 79
Dr Jean-Claude ROLLAND	45, rue de la République - 69002 Lyon	04 72 40 20 77
Dr Guy ROSOLATO	3, square Thiers - 75116 Paris	01 45 53 36 89
Mme Evelyne SÉCHAUD	105, avenue Victor Hugo - 75016 Paris	01 44 05 92 60
Dr Hélène TRIVOUSS-WIDLÖCHER	248, boulevard Raspail - 75014 Paris	01 43 35 11 62
Pr Daniel WIDLÖCHER	248, boulevard Raspail - 75014 Paris	01 43 21 52 45

MEMBRES SOCIÉTAIRES

Mme Viviane ABEL-PROT	30, rue Vaneau - 75007 Paris	01 47 05 86 02
Mme Laurence APFELBAUM	52, rue de Vaugirard - 75006 Paris	01 40 51 26 24
Dr Henri ASSEO	6, rue Jeanne d'Arc - 75013 Paris	01 45 85 50 74
M. Joël BERNAL	5, rue Théodore Ducos - 33000 Bordeaux	05 56 24 75 21
M. Gérard BONNET	1, rue Pierre Bourdan - 75012 Paris	01 43 40 68 70
Dr Jean BOUSQUET	13, place Dupuy - 31000 Toulouse	05 61 63 68 95
Pr Françoise BRELET-FOULARD	74, rue du Coudray - 44000 Nantes	02 40 74 79 20
Dr Françoise CAILLE-WINTER	103, avenue du Général M. Bizot - 75012 Paris	01 46 28 43 53
Mme Marie-José CÉLIE	16, rue Lunain 75014 Paris	01 45 45 40 80
Dr Catherine CHATILLON	75, rue de Saint Genès - 33000 BORDEAUX	05 56 96 58 28
Pr Françoise COUCHARD	61, avenue du Roule - 92200 Neuilly	01 47 22 41 68
M. Albert CRIVILLÉ	132, boulevard du Montparnasse - 75014 Paris	01 43 35 08 69
Dr François DESVIGNES	74, rue Dunois-Tour Chéops - 75464 Paris cedex 13	01 45 85 01 10
Dr Catherine DOCHE	16, rue de l'Ormeau Mort - 33000 Bordeaux	05 56 99 13 57
Dr Judith DUPONT	24, place Dauphine - 75001 Paris	01 43 54 44 12
Dr Lucile DURRMEYER	27, rue des Cordelières - 75013 Paris	01 47 07 63 42
Mme Blandine FOLIOT	11, square Jasmin - 75016 Paris	01 45 24 52 37
Dr Claudine GEISSMANN	13, boulevard George V - 33000 Bordeaux	05 56 98 29 85
Mme Monique DE KERMADEC	24, avenue Bugeaud - 75116 Paris	01 47 04 23 32
Dr Patrick LACOSTE	59, rue du Parc - 33000 Bordeaux	05 56 08 88 42
Mme Monique LAWDAY	13, rue Bouvier - 76300 Sotteville-les-Rouen	02 35 72 14 70
Dr Jacques LE DEM	57, rue Boileau - 69006 Lyon	04 78 89 11 50
Dr Josef LUDIN	Meraner Str. 7 10825 Berlin Allemagne	0049 30 853 46 67
Dr Patrick MEROT	13, avenue Chartes V - 94130 Nogent sur Marne	01 48 73 40 17
Mme Agnès PAYEN-CRAPLET	6, rue de l'Aude - 75014 Paris	01 43 22 97 27
Dr Josiane ROLLAND	45, rue de la République - 69002 Lyon	04 78 37 34 84
Mme Monique ROVET	32 bis, avenue de Picpus - 75012 Paris	01 46 28 13 41
Dr Jean-Yves TAMET	63, rue Désiré Claude - 42100 Saint-Etienne	04 77 41 32 61
Mme Hélène TENENBAUM	2, rue Don Calmet - 54000 Nancy	03 83 35 00 77
Dr Felipe VOTADORO	5-7, boulevard Edgar Quinet - 75014 Paris	01 43 35 12 06

MEMBRES HONORAIRES

Mme Nicole BERRY - Dr Colette DESTOMBES
Pr Roland DORON - Mme Gabrielle DUCHESNE
Dr René GELLY - Dr Bernard JOLIVET
Dr Marianne LAGACHE - Dr Elisabeth LEJEUNE

Secrétariat de l'APF : Sylvia MAMANE
24, place Dauphine, 75001 Paris
tél. 01 43 29 85 11, fax. 01 43 26 13 46